

# **HISTOIRE DE L'ART DE LA GUERRE**

*Hans Delbrück*

## **VOLUME IV Livre II La Période des Guerres de Religion**

# Chapitre 1 :

## La Transformation des Chevaliers en Cavalerie

Nous avons constaté le changement de la guerre du Moyen Âge à la période moderne basé sur la création d'une infanterie—troupes de terre en unités tactiques.

Au cours du seizième siècle, une procédure similaire se produit parmi les troupes montées, la transformation des chevaliers en cavalerie.

La différence conceptuelle, comme elle a été répétée exprimée, est que la chevalerie était basée sur des guerriers individuels qualifiés, alors que la cavalerie se compose de corps tactiques composés de cavaliers. Aussi certain que cette différence existe chez les troupes montées comme chez les troupes à pied, néanmoins il y a moins d'extrême dans les pôles opposés de l'individu et de l'organisation chez les troupes montées. La cohésion externe est plus difficile à créer et à maintenir dans une unité montée que parmi les troupes à pied, et le combat homme à homme a toujours été mené à une échelle beaucoup plus large par les troupes montées que par les troupes à pied. Pour les troupes à pied, ce type de combat joue souvent un rôle mineur par rapport aux mouvements et à la pression des masses. Par conséquent, nous avons, par exemple, laissé ouverte la question de savoir si les troupes montées d'Alexandre le Grand doivent être considérées comme des chevaliers ou comme de la cavalerie.

Le changement que nous observons d'abord pendant la période de transition est une distinction plus marquée des branches armées déjà connues chez les cavaliers. Alors que l'organisation médiévale primaire est celle où le chevalier, en tant que principal guerrier, était soutenu par des cavaliers légers et des tireurs d'élite et où les branches ne procédaient que rarement individuellement, nous constatons maintenant beaucoup plus souvent que les trois armes sont organisées de manière indépendante et combattent de manière indépendante. Dans la bataille de Ravenna en 1512, par exemple, la cavalerie lourde de chaque côté combattait sur un flanc, tandis que la cavalerie légère combattait sur l'autre flanc.

Des cavaliers légers compétents et utiles ne pouvaient pas être trouvés si facilement en grand nombre parmi les peuples civilisés. Tout d'abord, les Vénitiens recrutaient à cet effet des Albanais, les *stradioti*, qui entraient ensuite au service d'un seigneur ou d'un autre. Nous les rencontrons partout jusqu'à la seconde moitié du seizième siècle.

Semblables aux *stradioti*, les hussards étaient des Hongrois qui apparurent au XVe siècle et furent plus souvent nommés et loués au XVIe siècle, même lors des guerres allemandes. Ils portaient lance et bouclier.

Par conséquent, alors que la capacité des lourds cavaliers était garantie par leur statut chevaleresque, les légers cavaliers étaient recrutés parmi des semi-barbares, qui dans leur état sauvage montraient un esprit guerrier naturel.

Les tireurs d'élite ont progressivement remplacé leurs arcs et arbalètes par des armes à feu, une arquebuse mesurant entre 2,5 et 3 pieds de long. Camillo Vitelli est considéré comme la première personne à avoir organisé des arquebusiers montés en tant que branche de combat spéciale, en 1496. Dans Wallhausen et d'autres sources, nous trouvons plus tard des images de cavaliers tirant avec l'arquebuse au galop ; il est difficile d'imaginer qu'ils étaient censés atteindre la cible.

Les instructions de Du Bellay (*Discipline militaire*) de 1548 distinguent quatre types de cavaliers : les chevaliers (hommes d'armes), les cavaliers légers (chevaux légers), les *stradioti* (*estradiols* ou *ginetères*) et les arquebusiers. L'auteur ajoute que le jeune homme ne pouvait devenir cavalier qu'à l'âge de dix-sept ans, et qu'ensuite il pouvait progressivement passer d'une branche armée à une autre, servant deux ou trois ans dans chaque branche. Il a également déclaré que des

chevaux de mieux en mieux qualifiés étaient requis dans la même séquence. Les chevaliers devaient rester en service entre trois et quatre années supplémentaires. Ensuite, ils étaient autorisés à se retirer au fief mais devaient être constamment prêts à répondre à l'appel.

Cependant, en plus de ces distinctions assez nettes entre les branches montées, nous trouvons encore dans la seconde moitié du siècle la combinaison de chevaliers, tireurs d'élite et soldats légèrement armés en unités, tout comme c'était le cas dans les anciennes compagnies d'ordonnance. Dans les instructions de Du Bellay de 1548, 100 hommes d'armes, 100 cavaliers légers, 50 arquebusiers montés et 50 *stradioti* étaient regroupés dans une seule unité sous un capitaine. Lorsque Henri II de France a conquis la ville de Metz, il a organisé une grande parade en 1552 devant les portes de la ville. Un témoin oculaire, Rabutin, l'a décrite dans son journal comme suit :

« Les hommes d'armes, forts de 1 000 à 1 100 hommes, sur de grands chevaux français, espagnols ou turcs qui étaient armés aux couleurs des capitaines, et les chevaliers étaient armés de la tête aux pieds et portaient une lance, une épée, un poignard ou un marteau. Derrière eux venait leur groupe de soutien composé de tireurs d'élite et de soldats, les chefs embellis de la manière la plus riche dans des armures dorées et ciselées, avec de la broderie en or et en argent, et les tireurs d'élite avec une lance légère, leur pistolet de transformation de chevaliers en cavalerie sur leur selle, sur des chevaux légers, tous vêtus de la manière la plus éclatante possible. »

L'année suivante, en 1553, le même Rabutin rapporte expressément qu'aucune compagnie spéciale de tireurs montés n'avait été formée, mais le roi avait ordonné que chaque chef d'une compagnie d'hommes d'armes devait également recruter un nombre correspondant d'arquebusiers montés. Ils étaient jugés très utiles chaque fois que les chevaliers se retrouvaient sur un terrain défavorable. Mais pour une bataille, ils étaient détachés et regroupés dans un corps spécial.

Si nous remplaçons les arquebuses et les pistolets par des arbalètes, ces descriptions pourraient tout aussi bien provenir du XIII<sup>e</sup> siècle que du XVI<sup>e</sup>. Nous ne pouvons pas retracer directement d'autres développements à partir de cela.

La distinction plus marquée entre les branches montées n'est que le résultat d'un besoin plus fort de cavaliers légers, capables de causer plus de dégâts aux fortes infanteries et branches d'artillerie en marche par des attaques soudaines et des poursuites que ne pouvaient le faire les chevaliers encombrants. Et en accord avec leur plus grand nombre, ils pouvaient maintenant aussi agir de manière plus indépendante sur le champ de bataille.

Contrairement à la séparation plus marquée des différentes branches montées que nous observons ici, un autre processus s'est développé, à savoir un mouvement d'aplanissement, une approche plus rapprochée des chevaliers et de leur groupe de soutien vers un type d'armement plus similaire, alors que les chevaliers, les soldats semblables à des chevaliers et les soldats communs étaient réunis dans la même mesure avec une certaine cohésion. Nous observons ce développement dans les armées de Charles V durant sa dernière guerre contre François I<sup>er</sup> de France (1543-1544).

Jovius rapporte que, pendant que les forces impériales attaquaient Düren en 1543, deux carrés de bataille d'infanterie allemande et deux « *quadrata equitum agmina* » (« colonnes carrées de cavalerie ») avaient été formés pour repousser une armée de secours. Dans un autre passage, il souligne la lente monture des Allemands (sans aucun doute en raison de leur formation serrée). Un ambassadeur vénitien, Navagero, rapporta à son seigneur que les Français étaient effrayés par l'approche régulière des troupes montées allemandes (*cavalleria*).

Lors de la guerre de Smalkalde, trois ans plus tard, ce phénomène était encore plus évident.

Un ambassadeur vénitien, Mocenigo, qui était présent pendant cette guerre, a distingué deux types de cavaliers impériaux, les hommes d'armes et les tireurs (*archibuseti*). Il rapporte que ces derniers portaient une armure, brandissaient de légères lances et des pistolets à serrure à roue, se tenaient proches les uns des autres et maintenaient un excellent ordre.

L'historien espagnol de ces événements, Avila, rapporte que les cavaliers de l'empereur étaient disposés en carrés (escadrons) qui n'étaient profonds que de dix-sept rangs. Il a écrit : « *Cela a élargi leur front et a montré plus d'hommes, ce qui a donné un aspect très soigné. À mon avis, c'est la meilleure formation, offrant plus de sécurité, chaque fois que le terrain le permet. Car*

*un escadron disposé en largeur ne peut pas être facilement enveloppé, ce qui arrive sans difficulté dans le cas d'un front étroit. D'autre part, dix-sept rangs en profondeur suffisent pour le choc, et un tel escadron peut tenir tête à un autre. Un exemple clair de cela a été observé lors de la bataille que les cavaliers lourds des Pays-Bas ont livrée contre ceux de Clèves en 1543 à Sittard. »*

L'ordre selon lequel la profondeur devait être de seulement dix-sept chevaux indique qu'à ce moment-là, les cavaliers avaient été disposés dans une formation encore plus profonde. Nous avons vu lors de la bataille de Pillenreuth (1450) que les chevaliers avec leurs soldats étaient disposés avec une largeur d'environ quatorze hommes et une profondeur d'environ vingt hommes, et dans un ouvrage théorique de l'année 1532, il est recommandé de former une formation de 6 000 cavaliers avec une profondeur de quatre-vingt-trois chevaux.

Parmi les chevaliers médiévaux, nous avons trouvé deux formations de base : soit les chevaliers se regroupaient en une seule ligne et faisaient suivre les fantassins et les tireurs (sauf lorsqu'ils avançaient en tant qu'éclaireurs), soit ils étaient disposés en un carré profond. Aussi fondamental que puisse sembler la différence entre ces deux formations, elle ne l'était pas en pratique, car il ne s'agit ici non pas de formations de bataille mais seulement de formations d'approche. En bataille, le carré profond se déployait automatiquement, et dans les grandes armées, la formation de chevaliers en une seule ligne n'était dès le départ pas praticable.

Dans le document que nous avons déjà cité, "*Véritable conseil et réflexions d'un ancien guerrier bien éprouvé et expérimenté*" (*Trewer Rath und Bedencken eines Alten wol versuchten und Erfahrenen Kriegsmanns*) qui a été écrit vers 1522 et peut-être dont l'auteur n'est autre que Frundsberg, il est recommandé "de nombreuses carrés et de larges formations", "afin que de nombreux hommes puissent entrer dans le combat et la lutte, et que l'ennemi soit attaqué par derrière, par le front et par les côtés." De la même manière, le duc Albrecht de Prusse, qui a écrit un ouvrage exhaustif sur la guerre, un "livre de guerre" (achevé en 1555), exigeait avec des mots similaires "de larges fronts et de nombreux petits carrés."

On pourrait penser que ces indications doivent en réalité être considérées comme de véritables précurseurs du développement de la cavalerie, plus que ces carrés de dix-sept de Charles V qui semblent toujours si étonnants. Mais ce n'est pas le cas. Les nombreuses petites unités de Frundsberg et d'Albrecht appartiennent encore à la sphère des formations chevaleresques, des formations d'approche simples, tandis que le squadron qui avait dix-sept chevaux de profondeur contenait un noyau pour un développement ultérieur.

La profondeur de dix-sept chevaux était basée sur le calcul, qui Transformation des Chevaliers en Cavalerie 121 était attribué au duc d'Alba,<sup>12</sup> qu'un cavalier occupait environ trois fois plus d'espace en profondeur qu'en largeur, et qu'un front de 100 cavaliers en dix-sept rangs était donc deux fois plus large qu'il n'était profond. Par conséquent, le « *agmen quadratum* » (« colonne carrée ») de cavaliers dont parle Jovius avait déjà été transformé en une formation beaucoup plus peu profonde, qui, comme tous les rapports l'ont souligné à l'unanimité, était maintenue avec grand soin. Pour ce faire, ils devaient avoir effectué des exercices, comme l'infanterie l'avait déjà fait depuis longtemps, et lorsque certaines fermeté et confiance avaient été atteintes dans ces exercices, la profondeur était réduite davantage. À Tavannes, on entend parler d'une profondeur de dix chevaux,<sup>15</sup> et de la Noue semble considérer une profondeur de six à sept chevaux comme normale pour un escadron.<sup>14</sup> Ainsi, alors que le XVI<sup>e</sup> siècle se termine, nous approchons des formations de la cavalerie moderne.<sup>15</sup> Si cela était satisfaisant, pourquoi cette formation peu profonde n'a-t-elle pas été adoptée dès le début ? Presque pour la même raison que l'infanterie, elle aussi, a commencé avec le carré très profond et n'a progressé que progressivement vers des formations plus peu profondes, c'est-à-dire parce que les masses plus profondes pouvaient plus facilement être maintenues ensemble. Ce n'est qu'une fois que les exercices et la discipline connexe avaient atteint un degré plus élevé qu'il a été possible d'élargir les formations sans sacrifier le bon ordre, et c'est précisément pour cette raison que les escadrons de la Guerre de Smalkalde avec leur profondeur de dix-sept rangs, et non les « nombreuses petites unités » de Frundsberg, doivent être historiquement placés au premier plan du développement.

Dans les armées des princes allemands qui s'opposaient à l'empereur lors de la guerre de Smalkalde, on voyait encore le vassal levé ou le noble recruté avec un entourage d'hommes armés de diverses manières. Philippe de Hesse considérait qu'il était important d'avoir autant de nobles que possible en tant que cuirassiers parmi ses chevaliers, mais les simples mercenaires à cheval qui correspondaient à ceux de l'empereur étaient encore plus nombreux. La base féodale qui était encore présente n'empêchait pas les cavaliers de l'armée smalkaldienne d'être également remarqués pour leur compétence et leur bon ordre, notamment dans la manière excellente dont ils obéissaient aux signaux de trompette.

Tout cela semble encore très peu, et nous ne tirerions aucune conclusion supplémentaire si nous trouvions des rapports similaires sur des cavaliers au Moyen Âge. Cependant, les développements ultérieurs nous montrent que nous avons en fait à faire ici à la germination de quelque chose de fondamentalement nouveau.

Les « Chevaliers Noirs », comme on les appelait déjà lors de la guerre de Smalkalde, continuèrent d'exister tout comme les bandes de lansquenets. Connus pour leur pillage et leur mutinerie, ils apparaissaient tant dans les guerres externes qu'internes de l'Allemagne sous Albrecht Alcibiades, puis sous Emanuel Philibert de Savoie, et maintenant sous Günther de Schwarzbouurg. Les successeurs de ces « Chevaliers Noirs » étaient à leur tour les « Chevaliers Allemands », qui apparurent des deux côtés lors des guerres de la Ligue huguenote et qui étaient appelés « *reitres* » par les Français, et « *raitri* » par les Italiens. Ils doivent être considérés comme les pères de la cavalerie européenne dans le même sens que les Suisses allemands sont considérés comme les pères de l'infanterie européenne. Ce sont des Allemands qui formèrent cette nouvelle arme, mais pas sur le sol allemand. À cette époque, l'Allemagne connaissait la période de paix la plus longue, de plus de soixante ans, que l'histoire mondiale lui ait jamais accordée, mais la France était remplie des désordres de trente ans des guerres huguenotes. Tout comme les guerres des Français dans la première moitié du siècle avaient été menées principalement avec l'infanterie des Suisses et des lansquenets, maintenant principalement des chevaux allemands combattaient des deux côtés, tant du côté des protestants que des catholiques. C'est ici, sur le sol français, qu'ils développèrent la nouvelle méthode de combat monté.

À l'exemple de ces cavaliers, les Espagnols ont également créé une force montée nationale, qui se composait de *herreruelos* ou *ferraruoli*, des désignations tirées du manteau court qu'ils portaient, et ils ont remplacé les *stradioti*, qui avaient été utilisés jusqu'à ce moment-là.

Le général espagnol Mendoza, qui était présent, rapporte que lors de la bataille de la Mooker Heide (1574), les escadrons montés des carrés s'étaient approchés en une formation si serrée qu'il était impossible de voir à travers leurs rangs.

Puisque, bien sûr, le Moyen Âge avait également vu l'approche des combats en unités serrées et profondes, l'importance de la formation en escadron dépendait de la capacité des unités tactiques à maintenir leur cohésion. Cela était désormais rendu significativement plus possible, même si ce n'était que de manière indirecte, par l'introduction de la nouvelle arme, le pistolet. Dans les années 1550, les "Chevaliers Noirs" apparaissaient encore avec des lances, mais ensuite cette arme disparut et les cavaliers allemands ne portaient plus que des pistolets et des épées, tandis que les chevaliers français, les hommes d'armes, étaient encore armés à l'ancienne avec des lances.

Le pistolet à verrou utilisé, également appelé "petite main", était très long et lourd et avait un allumage très incertain. Le verrou se bouchait très rapidement et était difficile à nettoyer, et les silex s'useraient. Mais le pistolet avait l'énorme avantage de pouvoir être manipulé d'une seule main, et l'incertitude de son tir était compensée par le fait d'armer l'individu avec plusieurs pistolets. Les cavaliers portaient des pistolets non seulement dans des sangles mais aussi dans leurs bottes.

Même si tirer de cheval n'était pas une affaire si simple, cela nécessitait tout de même beaucoup moins de pratique que la manipulation de la lance chevaleresque. De plus, l'homme armé de pistolets n'avait pas besoin d'un cheval aussi puissant que celui du chevalier.

Wallhausen a qualifié la lance d'arme offensive et le pistolet seulement d'arme défensive. Cette caractérisation devient claire lorsque nous nous souvenons que la lance mesurait entre 18 et 21 pieds, et que le pistolet n'était efficace qu'à très courte distance. Les instructions recommandent

de tirer seulement lorsqu'on peut presque toucher son adversaire. Étant donné que l'armure ne pouvait pas être pénétrée très facilement, on devait essayer de toucher le cavalier à la hanche ou de toucher le cheval à l'épaule ou à la tête. De la Noue dit que le pistolet n'était efficace qu'à trois pas.

Lors de la bataille de Sievershausen en 1553, entre Maurice de Saxe et Albrecht Alcibiades de Brandebourg, l'électeur lui-même a rapporté dans une lettre au évêque de Wurtzbourg, écrite le jour de la bataille, que les cavaliers des deux côtés s'étaient approchés si près les uns des autres qu'ils pouvaient voir le blanc de l'œil de l'ennemi. Puis ils ont tiré leurs pistolets (*sclopetos*) et se sont lancés dans le combat, et Schärtelin de Burtenbach dit dans son autobiographie : « Lors de cette bataille, les tireurs montés ont causé de grands dégâts. »

Afin de tirer le meilleur parti possible de leurs pistolets, les cavaliers ont développé une manœuvre propre que nous avons déjà vue parmi les tireurs à pied sous le nom de « limace » (« *Schnecke* » ; « *limaçon* ») et qui était le plus souvent appelée « *caracole* » parmi les cavaliers. Il semble qu'elle n'ait pas encore été utilisée lors de la bataille de Sievershausen. Je trouve la première mention de celle-ci dix ans plus tard dans le récit de la bataille de Dreux (1562) dans les mémoires du Maréchal Tavannes. Il raconte que, depuis le temps de Charles V, le pistolet avait été inventé et que les nobles allemands qui servaient auparavant avec les lansquenets étaient devenus des cavaliers et formaient des escadrons de quinze et seize rangs. Ils avaient attaqué avec ces unités, mais sans pénétrer. « Le premier rang se dirige vers la gauche, dégageant ainsi le deuxième rang, qui tire aussi » et se forme immédiatement en limace pour recharger. L'auteur ajoute cependant qu'à Dreux, les cavaliers n'avaient pas du tout besoin de leurs mouvements de flanc, car, avec leurs escadrons profonds, ils n'avaient à affronter que des chevaliers français en formation de haie peu profonde. Lorsque les Français avaient également appris à se former en escadrons, ils ont facilement défait les cavaliers, car ils n'exécutaient pas la caracole et ne faisaient pas demi-tour mais pénétraient dans l'ennemi, et les rangs arrière des cavaliers étaient composés uniquement de soldats de rang inférieur.

Nous entendons également que ces cavaliers ont été formés par Maurice de Saxe et Albrecht de Brandebourg.<sup>26</sup> Leur chef, le landgrave de Hesse, a déclaré que pour son paiement, le guerrier attaquerait une fois, pour son pays il attaquerait deux fois, et pour sa religion il attaquerait trois fois. À Dreux, cependant, les cavaliers auraient attaqué quatre fois pour les huguenots français.

Je trouve la prochaine mention de la caracole dans le récit de la bataille de Moncontour, en 1569, dans l'histoire de la guerre civile, écrit par le huguenot, de la Popelinière, qui a été publié à Cologne en 1571. Il y a une légère différence avec le récit de Tavannes en ce que de la Popelinière décrit la caracole comme étant réalisée à droite ou à gauche, selon l'espace disponible, tandis que Tavannes ne mentionne que la roue à gauche, parce que le cavalier tirait de la main droite. Dans un passage ultérieur, il dit même que seule la roue gauche était possible.

De la Popelinière souligne également que les meilleurs cavaliers étaient soigneusement sélectionnés pour les rangs de tête et que chaque perte était immédiatement remplacée par le prochain homme de son rang.

La caracole a joué un rôle jusque dans la guerre de Trente Ans. Dans les instructions d'exercice, qui à cette époque sont devenues une littérature à part entière, elles ne sont pas traitées de manière aussi approfondie qu'on pourrait s'y attendre, car on pourrait supposer que la caracole paraissait très impressionnante sur le terrain d'exercice mais, comme tant de mouvements artificiels, difficilement praticable en combat réel. Dans son *Discours XVIII*, de la Noue observe que les rangs les plus à l'arrière tiraient aussi normalement en même temps que les premiers rangs, c'est-à-dire en l'air, « juste pour le bruit ». Je voudrais donc exprimer la présomption que l'importance de la caracole souvent mentionnée doit être recherchée moins dans son utilisation directe et pratique que dans l'exercice lui-même, c'est-à-dire dans le développement de la discipline qui résulte bon gré mal gré de tout exercice régulier. Mais c'est précisément de ce développement de la discipline qu'il nous intéresse en ce moment de transition de la chevalerie à la cavalerie. Il est clair qu'un capitaine de cavalerie qui a amené son unité au point d'exécuter une caracole exacte a ses hommes sous contrôle et dispose d'une troupe vraiment disciplinée. Car ce but ne peut être atteint sans beaucoup d'efforts et de travail de la part des hommes et des chevaux, une attention et une volonté

minutieuses, le maniement des armes et l'habitude. Si l'unité peut exécuter la caracole avec une équitation et un tir précis, alors il s'agit d'un corps tactique dans lequel le cavalier individuel est intégré comme un simple rouage et dont la tête et l'âme sont son chef, le capitaine.

Les limites étroites de l'utilisation pratique de la caracole sont évidentes à partir des considérations suivantes.

Si un escadron exécutant la caracole se heurtait à des cavaliers qui, pour leur part, cherchaient le combat au corps à corps et pénétraient dans l'unité effectuant la caracole, cela signifiait la fin du complexe déboîtement des rangs successifs, et la bataille se transformait en un combat général, une mêlée. Cela est rapporté par Popelinière, et de la Noue se moque même de ce type de combat, qu'il considère comme étant plus rappelant le jeu de la prisonnière plutôt que convenable à la guerre (*Discours XVIII*).

Si le régiment rencontrait un groupe de troupes à pied pendant l'exécution de la caracole, cela pouvait causer de grands dommages à l'unité à cheval. Cela s'est produit, par exemple, avec le carré suisse lors de la bataille de Dreux en 1562. Mais le carré d'infanterie était, bien sûr, accompagné de tireurs, qui, avec leurs balles de mousquet d'une portée bien supérieure et un tir plus fiable, étaient très supérieurs aux pistolets à courte portée et gardaient généralement les cavaliers à une certaine distance respectueuse. Cela est prouvé par le duc Henri de Guise, qui a été assassiné en 1588, lorsqu'il a dit à Brantôme : « Pour vaincre les reîtres, il faut avoir une troupe bien ordonnée de bons mousquetaires et arquebusiers... ; c'est la sauce avec laquelle on gâche leur goût. » Il explique que c'est de cette manière qu'il a été victorieux sur eux en 1575 à Dormans (non loin de Château-Thierry), même s'il n'avait que quelques tireurs à pied.

Par conséquent, le caracole était mieux utilisé dans des situations où les cavaliers l'appliquaient des deux côtés, et ensuite, bien sûr, le résultat dépendait du côté qui exécutait la manœuvre de manière plus fluide et précise — c'est-à-dire quel côté était le mieux formé et avait les pistolets les plus fiables et mieux entretenus.

Puisque les cavaliers tiraient de la main droite, ils exécutaient naturellement la caracole mieux vers la gauche. C'est pourquoi, Tavannes dit qu'il est erroné de placer les cavaliers sur l'aile droite car ils causeraient alors du désordre parmi les troupes à leur gauche lorsqu'ils effectueraient leur caracole, tandis que personne ne serait affecté par leur caracole depuis l'aile gauche.

Les cavaliers armés de pistolets étaient appelés "cuirassiers", ce qui a entraîné un changement dans le sens de ce mot. Auparavant, il désignait le chevalier ou l'homme portant une armure comme celle du chevalier. Maintenant, le "cuirassier" était un cavalier léger, c'est-à-dire l'opposé du chevalier très lourdement armé sur un cheval lourdement armé. Ces derniers étaient appelés hommes d'armes (*gendarmes*), et nous trouvons maintenant une armée divisée en hommes d'armes, cavalerie et infanterie.

Bien que les cuirassiers étaient en grande partie également des nobles, ils étaient surtout des soldats mercenaires communs et en partie les hommes qui accompagnaient autrefois les chevaliers, qui, équipés d'une armure, d'un heaume d'attaque et de pistolets, faisaient partie du escadron dans lequel les nobles et les guerriers les plus fiables formaient les premiers rangs et les files extérieures. Cependant, progressivement, en raison de la cohésion au sein de l'escadron, les différents éléments se sont mêlés en une masse homogène.

Mais pendant longtemps après, la commission qu'un général donnait à un colonel ou à un capitaine, autorisant le recrutement de troupes, restait encore différente pour l'infanterie et la cavalerie. Dans l'infanterie, chaque homme était considéré comme un individu, tandis que dans la cavalerie, le caractère féodal, le chevalier avec un certain nombre de suiveurs, demeurait.

Comme les cuirassiers, les arquebusiers montés étaient également assignés par escadrons, comme nous l'avons déjà constaté dans la guerre de Smalkalde, et ils exécutaient également le caracole.

Au milieu du seizième siècle, les dragons devenaient également une branche armée spéciale. Afin de combiner les avantages de l'arme à feu, qui, après tout, ne pouvaient être pleinement réalisés que sur un sol solide, avec l'avantage de la rapidité du cheval, les fantassins recevaient des montures de peu de valeur qui n'étaient pas satisfaisantes pour une attaque et pouvaient être

abandonnées sans grande perte. Les dragons, par leur propre concept, étaient donc de l'infanterie montée et ils portent encore aujourd'hui le casque d'infanterie, même s'ils ont progressivement été transformés en cavalerie.

Bien sûr, les différentes branches montées n'étaient pas nettement distinguées, et, comme nous venons de le voir dans le cas des cuirassiers, à diverses reprises, les mêmes noms n'avaient pas toujours les mêmes significations.

Wallhausen, dans son *Art de la guerre montée (Kriegskunst zu Pferd)* dit que les lanciers et les cuirassiers étaient de la cavalerie lourde et que les arquebusiers et les dragons étaient de la cavalerie légère. Mais les lanciers pouvaient être à la fois légers et lourds.

À ma connaissance, la première bataille assez importante où la victoire des hommes armés de pistolets est rapportée de manière positive a eu lieu à Saint-Vincent, non loin de Nancy, le 28 octobre 1552. Les cavaliers allemands sous Albrecht Alcibiades ont rencontré des cavaliers français sous Aumale. Tant les légers cavaliers que les arquebusiers montés, et enfin même les hommes d'armes, ont été contraints de céder devant les balles de pistolet des cavaliers allemands. De nombreux chevaux ont été tués, et lors de la mêlée au corps à corps, un grand nombre de seigneurs éminents ont également été tués ou capturés. Aumale lui-même a également reçu plusieurs coups de pistolet et a finalement été fait prisonnier.

En 1572, un ambassadeur vénitien, Contarini, a fait rapport à son pays que les hommes d'armes français avaient décliné en efficacité. Il a rapporté qu'en bataille contre des cavaliers armés de pistolets, ils avaient d'abord cherché à renforcer leur armure, poussant cela à un tel extrême que l'homme et le cheval ne pouvaient plus supporter le poids. Cependant, par la suite, une grande partie des hommes d'armes avait adopté les méthodes de combat de leurs ennemis. Contarini a ajouté que les lansquenets allemands, qui étaient auparavant si célèbres, avaient considérablement décliné dans leurs performances, tandis que la "cavalerie de cavaliers" gagnait chaque jour une nouvelle renommée.

Le pistolet, en tant que développement supplémentaire et nouvelle application de l'arme à feu, suscitait l'aversion des contemporains, tout comme le canon et les arquebuses l'avaient fait auparavant. De la Noue l'appelait diabolique, et Tavannes se plaignait de la manière dont les batailles meurtrières étaient devenues à cause de cela. Auparavant, écrivait-il, les batailles duraient de trois à quatre heures, et moins de 10 hommes sur 500 étaient tués ; maintenant tout était terminé en une heure.

Néanmoins, les escadrons montés de tireurs à pistolet ne se sont pas simplement substitués aux chevaliers avec leurs guerriers de soutien, mais au contraire, les deux méthodes de combat se sont confrontées dans une longue lutte, à la fois pratique et théorique. C'était une double confrontation, entrelacée en elle-même : d'un côté la bataille du carré profond de l'escadron contre la formation en ligne simple, la "haie", et de l'autre côté la lutte du pistolet contre la lance. Les auteurs les désignaient souvent simplement sous le nom de méthodes de combat française et allemande.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, il se forma à nouveau une branche montée avec des lances, les uhlans. Comme ils portaient l'arme principale des chevaliers, on pourrait être tenté de les considérer comme les successeurs des chevaliers. Mais ce n'était pas le cas ; ils étaient d'origine polonaise. La nature des événements a donné lieu à un phénomène où, pendant plusieurs générations, la transformation des chevaliers en cavalerie a complètement mis de côté la lance pour finalement la reprendre, mais uniquement dans des circonstances complètement modifiées.

Examinons les déclarations les plus importantes concernant la transition des méthodes de combat chevaleresques à celles de la cavalerie, déclarations que l'on trouve en partie chez les auteurs des guerres de Réforme et en partie dans des écrits sur la théorie militaire. Leur diversité et leurs contradictions donnent une impression vivante des tâtonnements incertains des professionnels.

Le premier homme important qui a écrit sur le problème du combat monté durant cette période était Gaspard de Saulx-Tavannes (né en 1505), qui, en tant que page, se battait déjà avec le roi François à Pavie et a combattu dans les guerres de religion en tant que maréchal du côté des catholiques. Il est mort en 1573. Un ouvrage intitulé *Enseignements d'un vrai chef de guerre*



(*Instruction d'un vrai chef de guerre*), qui, sur la base de rapports et peut-être aussi de notes du maréchal, a été publié par son neveu, ne nous apporte guère de valeur. Mais d'importance et de valeur sont les mémoires écrits par son fils Jean à partir des descriptions de son père, mais qui, malheureusement, en raison des observations militaires éparpillées, ne peuvent pas être identifiés comme provenant du père ou du fils. Puisque le père est mort en 1573, lorsque le changement était encore en plein développement, c'est un sérieux manque.

À Tavannes, il est rapporté que les chevaliers faisaient leurs armures de plus en plus lourdes afin de se protéger des balles de pistolet. Cependant, contre cette armure lourde, la lance n'était pas efficace non plus. Une lance légère se brisait sans effet, et une lourde était si dangereuse pour son propre porteur qu'il préférait souvent la laisser tomber plutôt que de la casser.

La lance ne pouvait être efficace qu'à pleine course sur un bon terrain et lorsque le cheval et le cavalier étaient tous deux en forme. L'armure excessivement lourde rendait son porteur incapable de se battre. Pour cette raison, Tavannes était opposé aux lances et en faveur de l'armement des cavaliers avec des pistolets.

Les *Mémoires* rapportent qu'il a d'abord modifié la formation tactique de l'armée catholique en 1568, formant des escadrons de tireurs à pistolet comme ceux des reîtres et exigeant que les hommes d'armes forment des compagnies plus grandes qu'auparavant, entre 80 et 100 hommes au lieu de 30, et qu'ils adoptent la formation en escadrons plutôt que la formation en "haie". Il croyait que l'escadron de 400 cavaliers était le meilleur. Il a écrit que les règlements des reîtres demandaient des carrés de 1 500 à 2 000 chevaux mais que ces unités seraient défaits par trois escadrons de 400 chacun. Il croyait que le carré excessivement grand causait de la confusion et que trop peu de cavaliers pouvaient utiliser leurs armes. Il a expliqué que les très grands carrés étaient formés par les reîtres parce que trois quarts d'entre eux étaient de simples soldats. Pour cette raison, une fois que leurs deux premières rangées étaient percées, le reste de la formation offrait peu de danger.

Il relate que les *reîtres*, en raison de leur formation en escadrons, avaient initialement vaincu les hommes d'armes français. Mais dès que les hommes d'armes adoptèrent également la formation en escadrons, ils furent victorieux sur les reîtres en les attaquant fortement alors qu'ils exécutaient le caracole.

Tavannes favorise donc à la fois la formation par escadrons et le pistolet, mais non le caracole. Au lieu de cela, il exige que l'attaque mène à un corps à corps et à la pénétration de la formation ennemie.

Néanmoins, il considérait la lance comme superflue, et c'est seulement son esprit enjoué et sa renommée (« sa vogue »), comme l'a ajouté son neveu, qui l'ont poussé à équiper un rang à l'avant et un autre sur le flanc droit de l'escadron avec cette arme.

Tavannes a soulevé la question de savoir s'il était préférable d'aller au combat au trot ou d'attendre l'ennemi sur place. Attaquer donnerait plus de verve aux chevaux et aux hommes, mais cela offrirait également plus d'opportunités de se retenir à ceux qui ne voulaient pas s'impliquer dans le combat. Par conséquent, il pensait que, du moins dans le cas des nouvelles recrues ou des soldats de fiabilité douteuse, il était préférable d'attendre l'ennemi en bon ordre ou en tout cas d'avancer au trot ou au galop à une distance de seulement vingt pas, car les lâches ne pourraient alors guère abandonner leurs postes et les capitaines pourraient les forcer à être courageux, même contre leur volonté.

Dans plusieurs autres passages, Tavannes revient sur l'avertissement, discuté en détail et mêlé à d'autres observations, contre l'attaque à un rythme rapide, car alors les soldats les moins courageux se retiraient. Un capitaine qui parcourait quinze pas au galop sans prêter attention à ses soldats risquait d'attaquer seul et d'être englouti dans la formation ennemie. Les lâches arrêteraient leurs chevaux à six pas de l'ennemi. Mais s'ils avançaient au pas ou au trot lent, l'occasion d'exercer ce stratagème serait supprimée et les rangs arrière les poussaient vers l'avant. Celui qui attaquait au galop entrerait dans le combat avec peu d'hommes, et ils seraient en désordre. Par conséquent, un escadron devrait marcher lentement, s'arrêter fréquemment, et les capitaines devant la formation et aux coins devraient appeler leurs hommes par leur nom, et les premiers sergents à l'arrière devraient pousser les lâches en avant. Un chef sur qui il pouvait compter pourrait prendre le galop à une

distance de quinze pas. Et celui qui avançait lentement et prenait un trot vif ou un galop lent à une distance de seulement dix pas de l'ennemi n'irait pas au choc seul.

En contrepartie de l'avantage d'attaquer en escadrons serrés si graphiquement dépeint par Tavannes, rappelons ici un épisode de la bataille de Bicocca raconté par Reisner dans sa *Vie de Frundsberg*. Cela prouve que Tavannes n'exagérait en rien.

*« Un cuirassier français, après que la bataille ait été engagée, a foncé dans le squadron de Frundsberg, pénétrant dans le troisième rang, et alors que la Transformation des Chevaliers en soldats de Cavalerie lui lançaient des coups, ayant l'intention de le tuer, Frundsberg s'écria : « Laissez-le vivre. » Et quand il le questionna par l'intermédiaire d'un interprète sur comment et pourquoi il s'était aventuré si audacieusement au milieu d'eux, il répondit qu'il était un noble et que soixante-dix d'entre eux avaient juré qu'ils attaqueraient avec lui et frapperaient l'ennemi. Il n'avait d'autre idée que celle qu'ils le suivaient de près. »*

Dans de nombreux passages, Tavannes recommande également que la cavalerie prenne position derrière un obstacle de terrain, comme un fossé, et attende l'attaque ennemie sur place.

À bien des égards, les observations du commandant catholique, Tavannes, sont très similaires à celles d'un capitaine des rangs huguenots, de la Noue.

De la Noue (né en 1531) avait perdu son bras gauche lors d'une bataille et l'avait remplacé par un bras en fer, si bien que les soldats l'appelaient « bras de fer ». Alors qu'il était prisonnier des Espagnols pendant cinq ans (1580-1585), il écrivit ses célèbres vingt-huit discours politiques et militaires, publiés à Bâle en 1587.

Il dit que les guerriers professionnels s'accordaient à dire qu'une troupe de lanciers vaincrait nécessairement une troupe de pistoleros. Il prétend que les Espagnols, les Italiens et les Français étaient tous d'accord sur ce point, mais que les Allemands pensaient autrement. Dans un escadron d'hommes d'armes, même s'il était composé de nobles, il y avait toujours quelques hommes de peu de courage, et si une attaque était menée en formation "haie", des trous s'ouvraient très rapidement dans la ligne. Même si les hommes courageux, qui étaient normalement en minorité, attaquaient énergiquement, les autres, qui n'avaient aucune envie de se battre, restaient derrière. L'un se retrouverait avec un nez ensanglanté, un autre avec un étrier cassé, ou un autre encore avec un cheval qui avait perdu un fer. En bref, après avoir avancé de 200 pas, on pouvait voir la longue ligne s'amincir et de larges trous se former. Cela encourageait beaucoup l'ennemi. Sur 100 cavaliers, souvent seulement 25 entraient réellement en contact avec l'ennemi, et lorsqu'ils voyaient qu'ils n'avaient aucun soutien des autres, ils brisaient leurs lances et faisaient quelques coups avec leurs épées. Puis, s'ils n'avaient pas encore été maîtrisés, ils faisaient demi-tour.

Par conséquent, l'avantage des *reîtres* résidait dans leur forte cohésion. C'était, selon de la Noue, comme s'ils étaient collés ensemble. L'expérience leur avait appris que la forte unité battait toujours la faible. Même s'ils étaient repoussés, ils ne brisaient pas leur formation. Mais lorsqu'ils exécutaient la caracole et offraient leur flanc à l'ennemi à vingt pas pour tirer leur salve de pistolet, retournant ensuite à l'arrière pour recharger ou prendre leur autre pistolet, ils étaient souvent défaits. Car, après tout, le pistolet n'était efficace qu'à trois pas, et pour repousser une unité entière, il fallait l'attaquer de manière décisive.

De la Noue poursuit en disant que le bon ordre devait être maintenu non seulement au combat mais aussi en marche. Les Français manquaient à cet égard, tandis que les Allemands insistaient également, même en marche, pour que chaque homme reste à sa place.

Si l'on objectait que la formation dans la "haie" offrait la possibilité d'envelopper les flancs des escadrons ennemis, il n'en résulterait pas grand-chose, car il n'était pas possible de pénétrer profondément dans le carré épais.

Si les lanciers montés étaient à nouveau formés en plus grande profondeur, seuls les premiers rangs étaient capables d'utiliser leurs lances. Les rangs suivants ne pouvaient rien en faire dans le corps à corps, et ils n'avaient d'autre choix que de jeter leurs lances et de dégainer leurs épées. Cependant, dans le combat rapproché, l'homme au pistolet était le combattant le plus dangereux ; tandis que le lancier pouvait réellement n'exécuter qu'une seule poussée avec sa lance, l'homme au pistolet avait six ou sept coups, et le escadron était une masse de feu.

Les déclarations précédentes pourraient nous amener à croire que de la Noue recommandait simplement d'abandonner la lance, qu'une approche bien fermée devait être garantie par une formation relativement profonde, et que la décision dans la mêlée devait se faire par le pistolet et sans la caracole. Mais la conclusion de ses observations répétées et détaillées n'est pas si claire. Quoique fortement il souligne combien le pouvoir des pistolets était bien plus redoutable que celui de la lance, il valorise néanmoins la lance et proteste expressément qu'il ne veut pas l'abandonner. Il ne recommande pas le pistolet pour le noble français en particulier, car ce dernier confierait son soin et son chargement à son serviteur, puis il échouerait au moment décisif.

Je vais maintenant rapporter ce que de la Noue dit sur l'armure contemporaine dans son quinzième discours, tel que traduit par Jacob Rathgeb en 1592. Les nobles français, dit-il, ont facilement tendance à exagérer :

*« L'exemple que je souhaite introduire est celui de la manière dont ils se protègent désormais avec une armure. Maintenant, s'ils ont peut-être eu de bonnes raisons, à cause du danger et de la force du pistolet et du mousquet, de faire fabriquer leur armure plus robuste et avec de meilleurs matériaux qu'auparavant, ils ont néanmoins tellement dépassé une mesure raisonnable dans ce domaine que la plupart d'entre eux ont chargé sur eux, au lieu d'une armure, une véritable enclume, pour ainsi dire. Et avec cela, le bel aspect d'un homme en armure sur un cheval a été transformé en un monstre laid. Car son casque ressemble maintenant à une marmite en fer. Sur son bras gauche, il porte un gros gant en fer qui couvre son bras jusqu'au coude. Sur son bras droit, il porte une pauvre protection qui ne protège que son épaule. Et ordinairement, il ne porte pas de cuisses. Au lieu d'une blouse, il porte une petite veste ronde et il ne porte ni lance ni javelot. Nos cuirassiers et cavaliers sous le roi Henri, à d'autres époques, étaient beaucoup plus beaux et agréables à voir. Ils portaient leurs casques, protections de bras et jambières, et leurs blouses, et ils brandissaient leur lance et javelot avec une bannière flottant sur le dessus. Toute cette armure était si souple et légère qu'un homme pouvait facilement la porter pendant vingt-quatre heures. Mais l'armure qui est généralement portée aujourd'hui est si inconfortable et lourde qu'un noble de trente-cinq ans devient paralysé des épaules sous un tel poids. Autrefois, j'ai vu le sire Eguilli et le chevalier Puigreffier, deux hommes âgés et honorés, défiler devant leurs compagnies pendant toute une journée, armés de la tête aux pieds, tandis qu'aujourd'hui un capitaine beaucoup plus jeune est soit réticent soit incapable de rester dans une telle situation durant seulement deux heures. »*

Dans *Discours 15*, de la Noue dit que certaines personnes soulèvent l'objection que dans la formation en "haie", chaque homme entre dans le combat, tandis que dans le squadron, seul un sixième au maximum - c'est-à-dire ceux dans les premiers rangs - sont en contact avec l'ennemi. Mais, dit de la Noue, il ne s'agit pas du succès de l'individu, mais plutôt de la question de briser la formation ennemie, et cela est réalisé par le squadron. Il repousse la ligne ennemie au point où le drapeau ou les capitaines et les meilleurs hommes sont postés, et avec eux, toute la formation est brisée. Dans un squadron, les hommes les plus bravaches sont placés dans le premier rang, et des hommes bravaches seront également disponibles pour le deuxième rang. Le reste des hommes se sent alors protégé et suit, car les hommes de tête acceptent le danger lorsque leur côté est victorieux mais tous les hommes participent à la gloire. Une centaine de soldats bien armés et bien dirigés en formation de squadron défendrait 100 nobles disposés en "haie."

Mais même de la Noue préfère maintenir la formation de "haie" dans deux cas particuliers, à savoir, lorsqu'un petit détachement bat séparément et quand on attaque de l'infanterie et qu'on détache des unités qui doivent attaquer simultanément depuis différentes directions.

Blaise Monluc (mort en 1577), qui passa de soldat privé à maréchal de France, dans ses *Mémoires* de l'année 1569, loue l'efficacité militaire des *reîtres*, qui ne se laissaient pas surprendre, entretenaient leurs chevaux et leurs armes en bon état, et étaient redoutables au combat. Dans la bataille, on ne voyait parmi eux rien d'autre que du fer et du feu, et chaque garçon de l'écurie était équipé et devenu un guerrier.

Le théoricien militaire espagnol le plus important de la période était Bernardino Mendoza, qui écrivit en 1592 une histoire de la guerre aux Pays-Bas et dont la *Théorie et Pratique* de la

Guerre (*Theorie und Praxis des Krieges*) parut en 1595 et fut également traduite en allemand plusieurs fois.

Mendoza ne donne aucune prescription définitive concernant la profondeur de la formation de l'escadron, mais il suppose qu'un commandant choisira une formation plus large ou plus profonde, en fonction des circonstances. Dans tous les cas, cependant, il soutient que le rapport de un à trois ne devrait pas être dépassé.

En ce qui concerne la question de savoir si la lance ou le pistolet est préférable, Mendoza favorise la lance. Une compagnie de lanciers de 100 ou 120 hommes pourrait, selon lui, vaincre 400 à 500 *ferraruoli* si elle attaquait furieusement et simultanément sous plusieurs directions. Il ajoute cependant qu'il serait bon de soutenir les lanciers par des arquebusiers montés ou des tireurs au pistolet sur leur flanc gauche (Chap. 43). Si tant de gens favorisaient les hommes au pistolet, c'était parce que cette branche armée nécessitait beaucoup moins de pratique que les lanciers et était donc beaucoup plus facile à établir, tant du point de vue des hommes que des chevaux.

Dans son récit de la bataille de la Mooker Heide en 1574, qui n'est pas entièrement clair sous d'autres aspects, Mendoza explique que les escadrons de lanciers ne devraient pas être plus forts que 100 à 120 hommes, et qu'ils devaient attaquer vigoureusement ; alors les pistolets des reîtres seraient peu utiles dans la mêlée.

Georg Basta, né en Italie en 1550 comme le fils d'un noble épirote, commanda à un jeune âge un régiment d'Arnauts sous Alexandre Farnèse, devint général espagnol, commanda une armée impériale contre les Turcs, et, en plus d'un ouvrage sur le colonel général (*il maestro di campo generale*), il écrivit un ouvrage sur la cavalerie légère (1612), qui fut également publié en traduction allemande en plusieurs versions.

Comme Tavannes, Basta croit qu'une unité en combat doit être maintenue ensemble non seulement par son courage mais aussi par la rigueur. Dans son Livre 4, Chap. 5, il prescrit que, lors d'une rencontre, le capitaine doit monter à deux ou trois longueurs de cheval devant sa compagnie, tandis que le lieutenant, avec l'épée dégainée à la main, doit monter derrière le groupe pour tuer sur le champ, si nécessaire, "quiconque ferait quelque chose d'impropre."

Dans un chapitre spécial à la fin de son œuvre, Basta a comparé les avantages des cuirassiers et des lanciers et a décidé en faveur des cuirassiers. Il a écrit que les lanciers avaient besoin de très bons chevaux, de beaucoup d'entraînement et de terrain solide. Seuls les deux premiers rangs pouvaient utiliser leurs armes, et par conséquent, il était nécessaire de les diviser en plusieurs petits escadrons qui attaquaient séparément. Mais maintenant, il n'est pas clair pourquoi les cuirassiers devraient effectivement être l'arme supérieure. L'auteur se contredit à plusieurs reprises et, finalement, il n'est même pas clair s'il parle réellement des lanciers lourds de chevalerie ou des lanciers montés légers non armés.

Cette inaptitude dans la discussion de Basta a provoqué le plus célèbre théoricien de la Transformation des Chevaliers en Cavalerie 133 de l'époque, le colonel de la garde de la ville de Dantzic, Johann Jacobi von Wallhausen, à s'opposer à lui par des polémiques vives dans son ouvrage *L'Art de la Guerre Montée (Kriegskunst zu Pferd)*, 1616. Il se moque avec mépris des théories de Basta, l'excellent cavalier (qui a passé quarante ans dans la cavalerie et en a fait sa profession), et il prend fermement le parti de la lance. Les deux auteurs s'accordent à dire que les lanciers devraient attaquer par petites unités et pas plus profondément que deux rangs, en effet avec un intervalle entre ces deux rangs. Wallhausen dit :

« Le lancier gagne en efficacité dans de petites escadrons et au maximum en deux rangs, et un bon intervalle doit être laissé entre ces deux rangs, qui ne doivent pas être en formation serrée. Si un cheval trébuche ou tombe pendant l'attaque, il ne peut pas causer de problèmes ou retarder le soldat suivant, mais peut se relever et rejoindre à nouveau la formation de son escadron. Mais le cuirassier, qui doit garder sa position dans de grands escadrons en formation serrée, près de ses voisins, ne peut pas se relever seul si un cheval dans les deux premiers rangs trébuche ou est blessé par l'ennemi. Même si le cavalier n'est pas encore blessé, il ne peut pas se relever, mais tous les hommes qui le suivent dans sa file s'écrasent contre lui et tombent avec leurs chevaux sur lui. Par conséquent, de nombreux cuirassiers courent un plus grand danger pour leur vie d'être piétinés

*par les chevaux de leurs camarades suivant que de l'ennemi. Car si un homme seulement dans un rang avant ou au milieu tombe, l'homme suivant ne peut se déplacer ni à droite ni à gauche ni vers l'arrière ni en avant, mais il est poussé en avant par l'homme derrière lui, qui ne voit pas ou ne sait pas de la chute. Par conséquent, beaucoup d'hommes et de chevaux en bonne santé et non blessés tombent sur un autre, sont écrasés et sont tués. Autrement dit, plus de dégâts leur sont causés par cet écrasement, car cette malchance tend également à briser l'escadron et à le plonger dans la confusion plus efficacement que par l'ennemi. Cette situation a sans aucun doute été vécue et témoignée plus de mille fois par M. Basta, tout comme j'ai vu cet exemple confus de mes propres yeux et pourrais donc le décrire. Je crois donc que le lancier a un plus grand avantage que le cuirassier dans cette situation également. »*

Wallhausen ajoute que si le bon cheval et la lance du lancier lui sont enlevés et qu'on lui donne un cheval plus petit, il devient alors un cuirassier. Par conséquent, ce dernier n'est rien d'autre qu'un demi-lancier, pour ainsi dire.

Dans un passage ultérieur, Wallhausen affirme même que le deuxième rang de cavaliers est nuisible pour le premier rang, car il empêche le rang de tête de pouvoir se retirer à droite ou à gauche en cas d'échec de son attaque. Par conséquent, si l'espace n'est pas suffisant pour que l'ensemble de l'unité soit disposé en un seul rang, les suivants doivent maintenir une distance de vingt à trente pas.

Dans ce différend, un point important manque des deux côtés, à savoir le caracol. Pour juger les avantages et les inconvénients comparatifs du pistolet et de la lance, il faudrait considérer que les lanciers ont mené une véritable attaque, tandis que les tireurs au pistolet n'ont en fait mené que des escarmouches. Ces derniers seraient donc nécessairement vaincus. Mais non seulement Basta ne dit rien à ce sujet, mais Wallhausen n'en parle pas non plus, et c'est précisément sur ce point qu'il aurait pu trouver le plus fort argument pour son concept. Mais tous deux font preuve de faiblesse dans leur logique et n'ont pas compris la véritable séquence du développement.

Lorsque Wallhausen a écrit ces observations en 1616—en fait, même lorsque Mendoza a défendu la lance en 1595—ce bras était déjà essentiellement abandonné.

Même si Wallhausen est indéniablement objectivement correct avec ses raisons, nous nous demandons d'autant plus pourquoi les lances ont été abandonnées et pourquoi les cuirassiers ont été historiquement victorieux. Wallhausen lui-même doit admettre que le grand chef militaire de son temps, Maurice d'Orange, avait éliminé les lances, qu'il avait héritées de son père, Guillaume Ier, et Wallhausen ne sait pas pourquoi cela a été fait.

Encore une fois, nous avons ici le cas pas si fréquent de praticiens éminents qui tentent de saisir théoriquement les problèmes de leur époque et n'y parviennent pas. Ils ne sont toujours pas capables d'expliquer clairement et logiquement les choses qu'ils voient et comprennent. Basta s'approche du sujet lorsqu'il remarque qu'il y a beaucoup moins de cuirassiers que de lanciers, puisque le cuirassier n'avait besoin que de pouvoir porter son armure et de se déplacer en formation de masse. Wallhausen répond : « Il y a plus de paysans capables de monter à cheval que de gentils hommes et de chevaliers bien entraînés. Par conséquent, les paysans ont l'avantage sur les chevaliers. » En réalité, Basta, selon sa formulation, raisonnait de manière illogique. Mais il aurait formulé le point correct et précis de manière logique et historique s'il avait conclu que le lancier, surtout s'il était également équipé de pistolets en plus de la lance, formé dans ses deux rangs et petits escadrons, était supérieur à l'unité profonde de cuirassiers, en supposant que les deux côtés étaient d'égales forces. Mais pour les lanciers, on dépendait de nobles ou d'autres guerriers exceptionnellement habiles, et il n'y en avait toujours que quelques-uns de disponibles. D'autre part, les exigences posées aux cuirassiers, tant pour l'homme que pour le cheval, étaient si moindres qu'il était possible de rassembler un nombre beaucoup plus important. En raison de cette supériorité numérique, ils vaincraient les lanciers, malgré la meilleure qualité et la formation supérieure des lanciers.

La lutte entre la "haie" et l'escadron, entre la lance et le pistolet, n'était donc pas simplement une confrontation technique, mais deux périodes luttaient l'une contre l'autre. À ce stade, il y a en fait une transformation des chevaliers en cavalerie à nouveau un petit grain de vérité dans la légende

selon laquelle le Moyen Âge a été conquis par l'arme à feu. Mais les voies du développement historique ne sont souvent pas directes mais très détournées et tortueuses. Le développement direct de la chevalerie à la cavalerie aurait nécessité un allègement de l'armure chevaleresque, des chevaux plus rapides, et de la discipline. Au lieu de cela, nous constatons que la méthode de combat réellement chevaleresque, l'attaque avec la lance couchée, a disparu complètement et a été remplacée par un type de combat qui semblait être le contraire direct de tout ce qui est associé à la cavalerie : des masses épaisses et profondes se déplaçant lentement ou attendant même l'ennemi sur place, armées du pistolet au lieu de l'acier froid. Mais aussi peu cavalière que cela puisse sembler, c'était néanmoins le seul moyen d'atteindre ce qui faisait défaut dans la chevalerie et qui ne pouvait en aucun cas se développer directement à partir du système chevaleresque : le corps tactique discipliné. Sous cet angle, jetons un dernier regard sur le Moyen Âge afin d'être convaincus à quel point ces hommes ont tort qui prétendent voir la cavalerie dans les groupes de chevaliers.

À partir de cette comparaison, nous pouvons maintenant voir clairement pourquoi l'histoire de la cavalerie a commencé dans les très profonds escadrons. Plus les masses étaient épaisses, plus elles se déplaçaient de manière maladroite, mais aussi moins de compétence était nécessaire pour les former. Plus la compétence et la discipline progressaient, plus la formation devenait progressivement moins profonde. La cavalerie n'était pas un développement progressif de la méthode chevaleresque, mais un nouveau système qui a remplacé celui des chevaliers.

Puisque nous avons, bien sûr, déjà rencontré les formations profondes au Moyen Âge et qu'elles se produisaient automatiquement chaque fois qu'un certain nombre de 13S chevaliers, chacun avec son escorte de soldats montés armés, se déplaçaient ensemble pour le combat, on peut retracer, si on le souhaite, des formes transitoires bien plus loin que je ne l'ai fait ci-dessus. Mais ce n'est qu'au milieu et dans le troisième quart du seizième siècle que la transition réelle a eu lieu et que quelque chose de nouveau a remplacé l'ancienne méthode.

Le changement des temps se reflète très bien dans une observation concernant l'art équestre dans les Mémoires de Tavannes qui provient apparemment du jeune Tavannes. Les "six volts", dit-il, étaient nécessaires comme auparavant, pour le combat en formation "haie" avec lance et épée, mais ces compétences n'étaient plus nécessaires pour le soldat moderne. Les hommes et les chevaux pouvaient désormais être entraînés pour la bataille en trois mois. L'art de l'équitation, selon lui, ne séduisait les hommes que pour les piéger et était superflu sauf dans les occasions où les cavaliers souhaitaient se battre en duel à cheval. Même les Jésuites apprenaient désormais en trois ans ce qui avait auparavant nécessité dix ans, et finalement, on arriverait à une période encore plus courte.

Pendant un certain temps, les deux méthodes se sont confrontées durement. Dans les guerres huguenotes, les Français combattaient encore en tant que chevaliers, mais à la fois les catholiques et les protestants firent appel à des cavaliers allemands en tant que troupes de soutien, et ces Allemands montés sur le sol français développèrent le système de la nouvelle cavalerie. Les chevaliers français formaient un groupe trop têtu pour réussir cela. Comme nos sources s'accordent à le souligner, ils étaient trop fiers pour se laisser rassembler en escadrons, car chaque homme voulait se tenir au premier rang. Personne ne voulait laisser un autre être en avant de lui, et ils détestaient tous le pistolet. Tant la discipline que l'arme contredisaient le système chevaleresque. Mais les mercenaires communs étaient prêts à se former en rangs, et avec leur masse, ils surpassaient maintenant les chevaliers.

Avec la formation des escadrons fermés, il a naturellement aussi disparu le combat mixte, le soutien des cavaliers par les troupes à pied accompagnantes. Les derniers exemples dont je suis au courant sont relatés par Jovius pour l'année 1543 avant Landrecy.

Dans les dernières batailles des guerres de religion, Coutras en 1587 et Ivry en 1590, la nouvelle arme, si l'on peut s'exprimer ainsi, la cavalerie, s'était tellement développée que l'infanterie, qui avait joué le rôle principal depuis l'apparition des Suisses, devait maintenant reculer à nouveau. C'est Henri IV de France qui, en tant que général, peut revendiquer la renommée d'avoir correctement compris et pleinement exploité la nouvelle force. Bien qu'à Coutras ses cavaliers étaient moins nombreux, il a tout de même été victorieux en ayant ses hommes montés soutenus par des tireurs, maintenant ensemble ses unités étroitement formées et les dirigeant efficacement, tandis

que du côté catholique, les nobles combattaient encore de manière chevaleresque sans leadership. À Ivry, Henri a montré la même supériorité tactique, encore renforcée par une poursuite qui s'étendait sur des kilomètres.

Plus de 200 ans plus tard, il arriva une fois de plus que les chevaliers et la cavalerie se mesurèrent. Lorsque les Français sous le général Bonaparte projetèrent de conquérir l'Égypte en 1798, la région du Nil était gouvernée par une caste de guerriers, les Mamelouks. Ils combattent à cheval, portent des cottes de mailles et des casques, sont armés d'une carabine et de deux paires de pistolets, et chacun d'eux avait plusieurs serviteurs et chevaux pour le soutenir. Malgré leurs armes à feu, nous pouvons donc les appeler des chevaliers, et Napoléon a dit que deux d'entre eux pouvaient faire face à trois Français, mais 100 Français n'avaient rien à craindre de 100 Mamelouks, 300 Français étaient supérieurs à un nombre égal de Mamelouks, et 1 000 Français vaincraient 1 500 Mamelouks sans faute. Bien qu'aucun véritable test de cette théorie n'ait été effectué, puisque les Français n'avaient pas transporté de véritable cavalerie à l'étranger, la description de cette source nous donne une vision très vivante de la différence entre le chevalier, le combattant individuel qualifié, et le corps tactique de cavalerie.

## **Chapitre 2 : Augmentation du nombre de tireurs d'élite. Raffinement des tactiques d'infanterie**

Après sa propagation à travers l'Europe, les tactiques suisses sont venues à une halte, pour ainsi dire. Selon la méthode qui prévoyait d'attaquer l'ennemi avec trois grands carrés où qu'il se trouve, la condition préalable avait été que chaque fois qu'un obstacle se présentait au départ insurmontable, la large formation parvenait néanmoins à briser la ligne ennemie à un certain point, où une des unités pénétrait et dégageait ainsi le chemin pour les autres. Mais si l'ennemi prenait une position qui ne pouvait être attaquée de front ni enveloppée sur un de ses deux flancs, alors même l'assaut le plus vaillant était impuissant. Cela avait été prouvé à Bicocca, et à Pavie, les Suisses, en tant que membres de l'armée française, avaient eux-mêmes cherché protection dans une position jugée inexpugnable. Avec le temps, la propagation des armes à feu et leurs améliorations ont facilité la découverte de positions similaires qui étaient imprenables ou difficiles à attaquer. Nous allons nous familiariser plus tard avec les facteurs stratégiques qui ont conduit à une situation où de grandes batailles ne se produisaient que rarement. Mais ce n'est que dans la bataille que le grand carré, célèbre pour ses longues lances, réalisait toute son importance. S'il n'était pas possible d'engager une bataille décisive, ou si le commandant considérait cela comme inadéquat, et que la guerre était limitée à des tentatives mutuelles d'épuiser l'ennemi par de petites entreprises, des attaques surprises, la capture de châteaux et des sièges, l'arme à projectiles devenait plus utile et plus nécessaire que la longue lance, et en plus de l'utilisation accrue de tireurs d'élite, les possibilités d'action des cavaliers légers augmentaient aussi.

Le cours des événements a donc entraîné une augmentation constante du nombre de tireurs, tandis que, en même temps, leur arme était continuellement améliorée.

Au cours de la même période, la chevalerie était progressivement en train de se transformer en cavalerie.

Au début du seizième siècle, les tireurs constituaient peut-être un dixième du total des fantassins équipés d'armes de corps à corps. 148 La période des guerres de religion En 1526, sous Frundsberg, ils étaient un huitième. En 1524, on rapporte que les Espagnols étaient plus nombreux que les Suisses en tireurs et étaient également mieux entraînés. Dans la guerre de Smalkalde, les tireurs avec les lansquenets ont augmenté à un tiers, et Philippe de Hesse dans sa levée exigeait qu'ils représentent la moitié du total. Domenico Moro en 1570 et Landono en 1578 estimaient qu'une moitié était normale. Adr. Duyk en 1588 a estimé soixante tireurs pour quarante lanciers, et cela a continué ainsi.

Les théoriciens s'opposaient à cette augmentation beaucoup trop forte des tireurs. De la Noue (*Discours XIV*) affirmait qu'ils devaient être limités à un quart et que les piquiers (*corscelets*) devaient recevoir un salaire plus élevé. Monluc croyait que les soldats préféraient tirer plutôt que de s'engager dans des combats au corps à corps. Quoi qu'il en soit, le mouvement était irréversible. Domenico Moro, qui a dédié un livre à Ottavio Farnese en 1570, a anticipé l'avenir, pour ainsi dire, en diminuant les piquiers à un tiers et en formant les deux armes côte à côte en unités indépendantes de six rangs chacune.

Le tireur d'antan, comme celui du Moyen Âge, était par nature un tireur d'élite. Les archers anglais disciplinés et les janissaires avaient déjà élevé leur art à un tir de masse, qui était supérieur aux escarmouches, mais il n'y a pas eu de développement organique de ces accomplissements. L'efficacité de l'arc n'était pas suffisamment grande pour cela. Même les nouvelles armes à feu, au début et pendant longtemps, ne permettaient qu'une efficacité accrue dans les escarmouches. Aussi



efficace que soit le tir de la harquebuse et encore plus de la mousquet, lorsqu'il atteignait la cible - il était néanmoins trop imprécis et nécessitait trop de temps pour que le tireur individuel puisse rivaliser avec le cavalier, le hallebardier ou le piquier, à moins qu'il n'ait une sorte de couverture. Comment cette couverture devait-elle être fournie ?

Le premier expédient était le soutien mutuel des tireurs entre eux. Dès 1477, Albrecht Achille prescrivait dans ses instructions pour la campagne contre Hans von Sagan que les unités de harquebusiers devaient tirer alternativement, de sorte qu'un groupe soit toujours prêt à tirer. En 1507, un ambassadeur vénitien a rapporté à son pays que la même méthode était coutumière chez les Allemands, et en 1516, lorsque le cardinal Ximenez a établi une milice en Espagne, il a été prescrit que l'entraînement "à se former et au caracol" devait avoir lieu les dimanches, c'est-à-dire une séquence de tir dans laquelle le tireur qui avait tiré se retirait toujours derrière les autres pour recharger, et ainsi de suite dans un cycle.

Lors de la bataille de Marignan en 1515, Jovius nous dit que les tireurs du roi ont maintenu avec grand succès un tel "tir de limaçon" depuis une position couverte contre les Suisses. En 1532, lors du défilé à Vienne, et en 1551 lors d'un défilé pour le duc de Nevers, gouverneur de Champagne, selon le récit d'un témoin oculaire, Rabutin, le "limaçon" a été réalisé plusieurs fois.

Mais même le tir régulé de cette manière n'était pas suffisant pour permettre aux tireurs d'élite de faire face à des cavaliers ennemis ou même seulement à des fantassins armés d'armes de corps à corps sur le champ de bataille. Dans une situation de combat, il était difficile de maintenir la séquence ordonnée de tir dans la caracole, et l'on entend comme opinion populaire que les tireurs croyaient que l'ennemi serait déjà effrayé rien qu'au bruit du tir, et que les rangs les plus arriérés, au lieu d'attendre leur tour pour avancer et viser avec précision, tiraient dans les airs.

De la Noue dit que l'infanterie en formation serrée ne peut résister aux cavaliers attaquants qu'avec la hallebarde, "car l'unité des arquebusiers sans protection est facilement surmontée." Il y avait sans doute des cas où les tireurs avançaient très audacieusement contre les cavaliers, par exemple lors de la poursuite de l'armée française par Pescara en 1524, au cours de laquelle Bayard fut abattu par une balle de mousquet. Il y avait aussi des cas où ils se défendaient de manière indépendante contre les cavaliers ennemis, comme le raconte Avila à une occasion durant la guerre de Smalkalde. Mais ce ne sont là que des exceptions. Normalement, les tireurs devaient recevoir le soutien de l'un des autres bras. Soit les cavaliers avançaient et repoussaient l'ennemi, soit les tireurs s'intégraient parmi les piquiers du gros des troupes en étant postés tout autour dès le départ ou en ayant les petites unités qui devaient former l'escargot attachées au gros des troupes en tant qu'"aile" ou "manche," et, dans le cas où ils ne pouvaient pas tenir l'ennemi avec leur feu, les faisant fuir vers les piques.

En contradiction avec ce concept unilatéral de la pratique et de la théorie au seizième siècle et dans la première moitié du dix-septième siècle, à savoir que l'arme à feu ne pouvait pas se défendre de manière indépendante mais avait besoin de soutien et de protection, se trouve le fait que les Turcs n'avaient pas de hallebardiers, seulement des cavaliers et des tireurs, les janissaires, qui étaient passés de l'arc à la mousquet. Néanmoins, les Turcs étaient si supérieurs qu'ils ont conquis la Hongrie et se sont présentés devant Vienne en 1529. Mais, après avoir remporté une victoire facile sur les Hongrois à Mohacz en 1526, il n'y a jamais eu de grande bataille décisive durant cette période. Les Turcs ont évité une telle bataille, et les armées de l'empereur et des différents royaumes n'étaient pas regroupées assez longtemps pour forcer une telle bataille. Les guerres se sont déroulées en sièges, en assauts de châteaux et en campagnes d'épuisement. Pendant cent ans, de 1568 à 1664, l'empereur et le sultan ont été en paix l'un avec l'autre, à l'exception d'une guerre de 1593 à 1606. De 1578 à 1639—c'est-à-dire durant la période principale de la guerre de Trente Ans—les Turcs ont été engagés dans des conflits sérieux avec les Perses. Lorsque la nouvelle période de guerre entre les Turcs et les Allemands a commencé en 1664, les bataillons de hallebardiers avaient presque disparu.

Mais revenons maintenant au seizième siècle et au problème de la relation entre les tireurs d'élite et les hallebardiers. Le nombre de tireurs d'élite capables de se retirer parmi les piques d'un grand carré de hallebardiers était naturellement très limité. Un carré avec un nombre égal d'hommes

de chaque côté pour un total de 10 000 hommes a, bien sûr, un front de seulement 100 hommes. Même si de chaque côté, deux rangs de tireurs d'élite avançaient parmi les piques de chaque côté, cela ne couvre toujours que 800 hommes. Les théoriciens espagnols envisagent jusqu'à cinq rangs se faufilant sous les piques, mais même cela ne représenterait que 2 000 hommes et provoquerait sans aucun doute de grandes difficultés. Nous entendons parler d'une bataille où les mousquetaires se sont glissés sous les piques après avoir tiré, poussant ainsi les piques vers le haut et permettant aux cavaliers ennemis de pénétrer, si bien que tout le carré a été brisé et massacré.

Un certain soulagement a été apporté en rendant les unités de fantassins plus petites et plus nombreuses. La réduction de la taille des unités de fantassins a été accomplie, naturellement, d'une part pour pouvoir protéger un plus grand nombre de tireurs, mais aussi pour offrir des cibles plus petites à l'artillerie en constante expansion et amélioration. Cependant, comme le nombre restait faible et ne pouvait toujours couvrir qu'un nombre modéré d'hommes, cette méthode pouvait s'avérer de moins en moins satisfaisante au fil du temps.

Les théoriciens ont inventé des formations croisées, des carrés creux, des octogones, et ainsi de suite, dans le but de protéger les tireurs, mais tous étaient bien sûr impraticables. La formation de combat de l'infanterie restait un petit nombre d'unités rectangulaires, ce qui soulève la question de la manière dont ces carrés, appelés « *terzios* » par les Espagnols, étaient disposés les uns par rapport aux autres. Machiavel avait déjà vanté les trois carrés suisses comme un raffinement particulier en ce qu'ils étaient formés ni côte à côte ni derrière les uns les autres, mais en oblique et échelonné. C'était une description doctrinaire sans valeur intrinsèque ; le nombre, la formation et l'avance des carrés suisses dépendaient complètement des circonstances existantes et des conditions du terrain. À Bicozza, comme il n'y avait aucune possibilité de mouvement de flanc, le deuxième carré suisse prit position immédiatement à côté du premier, « car aucun carré ne voulait être le dernier » (Anshelm).

Cependant, avec un plus grand nombre de carrés, si ceux-ci étaient formés sur une plaine, par exemple, afin de se déplacer au combat contre l'ennemi ou d'attendre son attaque, nous devrions nous demander s'ils devaient être organisés simplement côte à côte ou d'une autre manière. La formation simple côte à côte garantirait une coopération égale de toutes les forces et serait proche de la méthode d'une phalange de légion antique. Mais, comme nous le savons, une avancée complètement uniforme d'une telle ligne de front est très difficile, et il faut également considérer que les carrés n'avaient pas simplement la tâche d'attaquer mais aussi la fonction très importante de fournir un couvert aux tireurs d'élite, qui étaient si nombreux et si efficaces à distance. Les Espagnols, qui étaient les leaders dans l'art de la tactique à cette époque, ont trouvé qu'il était juste de former les carrés en formation échiquier en deux ou trois lignes et à une distance plutôt importante les uns des autres. Je ne pense pas qu'il soit correct de considérer ces lignes comme des échelons. Rüstow a utilisé le terme "brigade espagnole" pour cette formation, un nom qui n'était pas dérivé des sources mais qu'il a inventé. Les unités avancées, sous leur forme carrée et leur force considérable, étaient capables de commencer n'importe quel combat mais étaient naturellement trop faibles pour le mener à bien. À cette fin, les unités arrière devaient également avancer, et elles étaient mieux en mesure de le faire depuis l'arrière que si elles avaient été placées sur la ligne de front dès le début. Car elles pouvaient alors être dirigées vers le point où leur aide était la plus nécessaire et où leur attaque promettait d'être la plus efficace en fonction du terrain et de l'action ennemie. Et alors, les différents carrés arriveraient très rapidement sur le même front. Par conséquent, le déploiement dans la "brigade espagnole" n'était pas une formation à maintenir durant le combat. C'était en fait rien d'important mais seulement signifié que chacun des carrés se déplaçait aussi indépendamment que possible, s'adaptant au terrain et aux circonstances, et tous se soutenaient mutuellement.

La division des énormes carrés d'infanterie originaux a de nouveau soulevé la question de la manière dont les troupes à pied et les cavaliers devaient être évalués les uns par rapport aux autres. Les anciens corps principaux avaient repoussé les chevaliers sur la défensive et les avaient débordés lors de l'attaque. Des unités comme les *tercios* pouvaient-elles également faire cela ? Lipsius indique qu'il était rare chez les Romains que l'infanterie soit brisée par des cavaliers, tandis que de son temps, cela arrivait souvent. De la Noue affirme également que c'était l'opinion prédominante,

mais il fonde sa déclaration sur les Romains et cite deux exemples d'Espagnols de son époque pour prouver que l'infanterie en formation serrée était capable de résister à une unité de cavaliers plus nombreuse. Mais, bien sûr, il continue en disant qu'avec l'infanterie française contemporaine, on ne prendrait pas le risque d'en arriver à ce point, car cette infanterie n'avait ni lances ni discipline.

Dans la mesure où les cavaliers passaient de plus en plus aux armes à feu et, d'autre part, les lanciers étaient rejoints en nombre croissant par des tireurs, la question perd sa signification pratique, comme l'avait déjà réalisé Lipsius — ou plutôt, la question subsiste mais prend une autre forme.

Les chevaliers, en devenant cavalerie, sont devenus tactiquement contrôlables. En plus de la mission de bouleverser l'infanterie et de charger ses individus, il y avait l'autre tâche de rendre l'infanterie immobile en l'attaquant des deux côtés. Nous en entendrons davantage à ce sujet. Davila, dans son *Histoire des guerres huguenotes* (*Geschichte der Hugenottenkriege*), Livre XI, Chap. 3, raconte concernant la bataille d'Ivry (1590) qu'Henri IV a divisé sa cavalerie en plus petits escadrons pour qu'ils puissent attaquer les lansquenets de tous les côtés.

## Chapitre 3 : Maurice d'Orange

Au cours des vingt premières années de la lutte ouverte, les Espagnols étaient militairement supérieurs aux Néerlandais. Même si Guillaume d'Orange et ses frères avaient rassemblé une armée de mercenaires, celle-ci était indisciplinée et fut battue sur le champ de bataille ou dut être dissoute à nouveau parce que le paiement des soldats ne pouvait être réuni. Les Néerlandais purent continuer le combat uniquement parce que les villes fortifiées fermaient leurs portes aux Espagnols, et même si les envahisseurs réussirent à capturer un nombre non négligeable d'entre elles et à les punir cruellement, ils ne purent pas toutes les prendre. Lorsque Alba dut finalement se retirer devant la petite ville d'Alkmar, il fut soulagé, et dans un mélange compliqué de combats et de négociations, accompagné d'une intervention de la France et de l'Angleterre, une union de villes et de zones rurales se développa à partir des provinces rebelles, capable de maintenir une armée régulière sur le terrain. En 1585, après l'assassinat de Guillaume le Taciturne, le siège d'Anvers avait nécessité toute la force des Espagnols. Vint alors le moment où ils concentrèrent toutes leurs ressources sur la grande armada et la lutte contre l'Angleterre, en 1588. Immédiatement après, la crise en France suite à l'assassinat d'Henri III et à l'accession au trône de l'apostat Henri IV entraîna l'intervention des troupes espagnoles des Pays-Bas dans la lutte intérieure française. La partie sud des Pays-Bas resta finalement entre les mains des Espagnols, mais les provinces du nord adhérèrent de plus en plus fermement à leur liberté et trouvèrent maintenant dans le jeune Maurice, fils de Guillaume le Taciturne, le leader qui savait comment façonner les ressources militaires existantes en de nouvelles formes et ainsi réaliser de plus grands accomplissements.

Nous nous souvenons comment Machiavel s'était promis de renouveler le système militaire de son temps en reprenant le grand héritage de l'antiquité. Il avait échoué dans cet effort tant sur le plan pratique que théorique. Il devient cependant clair que nous devons reconnaître son génie lorsque nous voyons maintenant que deux générations après sa mort, les réformes militaires étaient liées non seulement à l'antiquité mais directement à lui, à ses idées et à ses études.

En 1575, Guillaume d'Orange avait accordé à la ville de Leyden, en récompense de sa défense extrêmement héroïque contre le siège, une université qui attirait les grands philologues de l'époque. Parmi eux se trouvait Justus Lipsius, qui publia en 1589 son ouvrage *Civilis doctrina* (*Instruction politique*), dont le cinquième livre s'intitule « *De militari prudentia* » (« *Sur la sagesse militaire* »). En 1595, Lipsius, qui avait déménagé à Louvain, poursuivit avec son livre *De militia Romana* (*Sur le service militaire romain*). Ces écrits étaient d'une nature purement philologique, mais l'auteur, en tant que disciple de Machiavel, ne pouvait s'empêcher de jeter des regards sur le présent également, dont on ne pouvait pas dire, selon Lipsius, que la période avait une discipline pauvre ; au contraire, on ne pouvait pas éviter de dire qu'elle n'avait aucune discipline. Mais il a déclaré que quiconque comprenait comment lier les troupes de son temps avec l'art de la guerre romain serait capable de dominer la terre. « Nous ne pouvons pas donner de prescriptions, seulement la motivation » (« *gustum dare potuimus, praecepta non potuimus* »), et il ajoute : « et c'est ainsi que cela s'est produit. »

L'année 1590, lorsque Maurice, qui jusqu'à ce moment n'avait été que gouverneur de Hollande et de Zélande et qui devint désormais gouverneur de Geldern, d'Utrecht et de l'Yssel supérieur également, doit être considérée comme l'année cruciale dans l'histoire de l'infanterie.

À côté de Maurice, à la tête des Pays-Bas unis, en tant que gouverneur de la Frise, se tenait son cousin, Guillaume Louis de Nassau. Il semble que Guillaume ait été presque encore plus imprégné que Maurice de l'idée de réformer le système militaire de l'époque selon le modèle des anciens, et les deux princes liés et amicaux s'influençaient mutuellement dans le travail de réforme. Leurs correspondances et les écrits de collègues loyaux qui ont été conservés nous donnent un aperçu de leur travail.

L'œuvre classique sur laquelle les princes d'Orange s'appuyaient particulièrement était les *Tactiques* de l'Empereur Léon, qui était apparue dans une traduction latine en 1554 puis publiée en traduction italienne également, et avait aussi été publiée en grec par Meursius à Leyde en 1612. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, une traduction française est parue, suivie d'une version allemande. Le Prince de Ligne a qualifié l'ouvrage d'« immortel » et a affirmé que l'Empereur Léon était l'égal de Frédéric le Grand et supérieur à César. Pour la plupart, ce travail consistait en des extraits quelque peu systématisés d'auteurs plus anciens, notamment Aélien, dont l'œuvre était également étudiée directement par les Néerlandais et utilisée par eux.

Rappelons-nous maintenant à quel point les théoriciens philosophiques de l'antiquité étaient mal informés en ce qui concerne les questions militaires pratiques et comment, en particulier, le passage principal sur les tactiques manipulatoires romaines dans Tite-Live (8:8) était basé sur un malentendu grave de ce historien complètement non militaire, et a confondu les concepts jusqu'à aujourd'hui. La question se pose de savoir s'il était vraiment possible que les guerriers à la fin du seizième et au début du dix-septième siècle tirent des instructions pratiques et utiles d'une telle source confuse et erronée. Mais c'était en fait possible. Bien sûr, ils n'auraient pas été capables de mettre en pratique les informations transmises de cette manière. Mais malgré tous ses défauts, la source contenait néanmoins de grands éléments de vérité générale. Il s'agissait de les détecter et de les rendre utiles, et Maurice et Guillaume Louis étaient les hommes pour le faire. En effet, par rapport à Machiavel, ils avaient l'avantage de ne pas être tenus ni de vouloir créer un nouveau système militaire, mais simplement de développer davantage un système qu'ils avaient hérité. Avec une perspicacité admirable, ils découvrirent dans la source ancienne ces éléments que leur période pouvait utiliser.

Le point décisif, d'un point de vue externe, était l'exercice, et d'un point de vue interne, c'était la discipline. Machiavel avait cherché le système de la guerre ancienne dans la levée armée générale, et il croyait pouvoir rendre une telle levée générale militairement utile par la manipulation des armes apprises lors d'exercices occasionnels. Les hommes d'Orange tiraient des auteurs anciens la réalisation de la valeur d'une cohésion pour une unité atteinte par une pratique continue, et sur la base de la source ancienne, ils créèrent les nouvelles techniques d'exercice. S'il est jamais possible de le faire, c'est précisément ici que l'on peut parler de la renaissance d'un art perdu. Il est vrai, bien sûr, que les Suisses, avec la création de leurs unités carrées, avaient dû s'habituer à un certain ordre, et Jovius nous dit comment ils marchaient au rythme du tambour lorsqu'ils entrèrent à Rome en 1494 - c'est-à-dire qu'ils cherchaient à garder le pas dans une certaine mesure. Les Espagnols ont probablement estimé qu'il était encore plus important de maintenir leurs carrés en ordre, et l'exécution du « limace » par l'infanterie, comme par la cavalerie, présuppose un certain niveau d'exercice. Mais cela n'était encore que l'étape la plus nécessaire pour maintenir un certain degré d'ordre dans la masse. Lorsque le recrue avait compris les mouvements de base, on croyait que c'était tout ce qui était nécessaire et qu'aucun autre travail n'était requis. Ils ne connaissaient, bien sûr, aucune autre formation que le carré, et c'était très simple, jusqu'à ce que les hommes d'Orange commencent à former des unités peu profondes et à les manœuvrer de la manière la plus variée. La profondeur de ces unités était généralement rapportée comme étant de dix rangs, mais nous entendons aussi parler de formations avec cinq et six rangs. Étrangement, il n'est jamais directement rapporté que les mouvements étaient effectués dans le pas, sauf si le commandement « danse de la grue » (« *Kranendans* »), qui ne se trouve nulle part ailleurs, fait référence à la marche raide de la grue et doit être interprété comme « garder le pas ».

La formation peu profonde de l'unité constituait désormais un changement d'une importance considérable. Déjà, en augmentant le nombre des anciennes unités carrées au-delà de trois, cela avait automatiquement abouti à ce qu'elles ne se déplaçaient pas toutes dès le départ sur le même front, mais que quelques-unes étaient retenues. La nouvelle formation peu profonde a conduit à la pratique d'avoir la première ligne suivie systématiquement par une seconde et peut-être même une troisième – c'est-à-dire une véritable formation en échelon. Si toutes les unités avaient été formées sur un seul front, ce front aurait été brisé ou pénétré beaucoup trop facilement, et avec le manque de profondeur, une unité pénétrant dans une telle brèche aurait pu faire rouler la ligne de bataille

facilement. Cette tendance était en outre renforcée par l'arrangement des tireurs, que Maurice avait augmentés pour arriver à un ratio d'environ deux tireurs pour chaque fantassin. Nulle part je ne trouve qu'il a été directement rapporté que c'était une considération pour les tireurs, dont le nombre accru était si difficile à intégrer dans le carré, qui avait entraîné le besoin de la nouvelle formation. Mais lorsque nous considérons l'ensemble de la situation, nous devons supposer que cela a été au moins un facteur important dans la création de la nouvelle formation. En tout cas, un résultat de la nouvelle formation était le fait qu'un grand nombre de tireurs pouvaient maintenant recevoir le soutien souhaité des hallebardiers. Les tireurs, parmi lesquels une distinction était faite entre les mousquetaires et les arquebusiers, étaient formés à droite et à gauche des unités de hallebardiers. Rüstow appela cette formation la "Brigade des Pays-Bas". Les tireurs tiraient, exécutant le caracol depuis ces positions à côté des hallebardiers, ou, dans certaines circonstances, ils se déployaient devant les hallebardiers. Mais s'ils étaient attaqués directement par des cavaliers ennemis ou des hallebardiers, ils se retiraient derrière les unités de hallebardiers, tandis que les hallebardiers de la seconde ou de la troisième ligne sautaient en avant pour combler les intervalles et repousser l'ennemi. Par conséquent, sous ce point de vue également, la formation peu profonde nécessitait un agencement d'échelons à l'arrière.

Inclus dans les exercices, il y avait aussi un dans lequel l'unité rompit les rangs et put ensuite, au signal d'un tambour, se reformer à grande vitesse, car chaque homme connaissait sa position. Les Néerlandais étaient célèbres pour être capables de former 2 000 hommes en vingt-deux à vingt-trois minutes, alors qu'ailleurs, il fallait une heure pour former 1 000 hommes.

En plus des fantassins, des hallebardiers et des *Rondhartschiere* (porteurs de boucliers) étaient également utilisés. Mais il n'est pas nécessaire de s'attarder là-dessus, car ils ont rapidement disparu.

Le facteur décisif dans la nouvelle formation était, encore plus que l'arrangement lui-même, l'extraordinaire mobilité de chacun des petits groupes tactiques nouvellement formés et le certain contrôle que leurs leaders avaient, même dans l'excitation du combat. Ce facteur leur a permis de mener leurs unités dans un bon ordre au point requis à tout moment ; comme l'a exprimé Jean de Nassau, « pour se secourir mutuellement, se tourner et pivoter rapidement, et aussi être capables d'attaquer l'ennemi simultanément et de manière inattendue à deux ou trois endroits. »

Plus nous nous familiarisons avec ces facteurs, plus nous nous rendons compte qu'il fallait beaucoup plus pour donner naissance à ce nouvel art qu'une simple connaissance de la situation et une simple décision ou un ordre. La biographie de Guillaume Louis rapporte qu'il étudiait tout ce qui concernait les compétences militaires pratiquées par les Grecs et les Romains de l'Antiquité, et qu'il n'épargnait ni peine, ni travail, ni dépense. Son secrétaire, Reynders, et le colonel Cornput l'aidèrent dans son étude des anciens et dans la mise en pratique des doctrines qui s'y trouvaient. Ils installent d'abord la formation sur une table avec des soldats de tête avant d'entraîner leurs hommes. Afin de s'assurer s'il était préférable d'armer leurs hommes avec la longue lance sans bouclier ou d'utiliser l'armement romain avec l'épée et le bouclier, Maurice mit en place un test en 1595. Les ordres furent traduits du grec et du latin, et les soldats reçurent l'ordre de rester silencieux pendant l'exercice afin de ne pas manquer d'entendre les ordres. Les anciens ont appris et adopté la prescription selon laquelle, pour donner un ordre, l'aspect spécialisé (ordre préparatoire) devait précéder l'aspect général (non pas « face droite », mais « droit [...] face »), car autrement on ne pourrait pas s'attendre à une exécution précise. Des exercices ont eu lieu non seulement en garnison, mais aussi au camp, au contact de l'ennemi et aussi par mauvais temps. Il y a eu des désarroi, parce que c'était trop pour certains soldats.

Les vieux vétérans, y compris le comte Hohenlohe, le mentor militaire du prince Maurice, riaient et plaisantaient sur de telles compétences, qu'ils pensaient se dégrader lors d'une véritable bataille, mais les deux princes d'Orange ne se laissèrent pas distraire. En hiver, les officiers voyageaient à travers les garnisons pour inspecter le service. Ils avaient commencé le nouveau système en 1590, et nous avons une longue lettre datée de 1594 de William Louis à Maurice, dans laquelle il fait un rapport et donne des informations. Il recommande de ne pas rendre les unités de piquiers trop superficielles, car elles devaient toujours être capables de résister à une attaque de

cavalerie. Il dit que l'empereur Léon avait donné la prescription correcte à ce sujet (une profondeur de seize hommes). Il souligne également les chapitres des Tactiques de Léon dont les prescriptions doivent être suivies, et enfin il donne une liste des commandements qu'il avait composés en accord avec Aélien et qu'il avait mis en pratique. Il y en avait environ cinquante, y compris quelques-uns qu'il disait encore indéfinis, et un certain nombre d'entre eux sont encore utilisés dans les commandements actuels. Il ajoutait qu'il ne fallait pas introduire plus de commandements que nécessaire, afin que les hommes puissent être bien familiarisés avec ceux en usage. Il disait qu'il était particulièrement important pour les hommes d'apprendre la différence entre le rang et la profondeur, de maintenir les intervalles, et de former et de marcher serrés ensemble. À cette fin, ils devaient apprendre à se rapprocher, à doubler à la fois dans les rangs et dans les fichiers, et à se tourner à droite et à gauche et à pivoter à droite et à gauche. Il existe encore un certain nombre de points similaires, que j'ai déjà partiellement discutés ci-dessus, et enfin l'auteur de la lettre proteste que, si Maurice devait rire de sa lettre, qu'elle soit 'inter parietem ende amicos' ('dans les murs, entre amis').

Selon une expression de Wallhausen, Maurice était un "chercheur de 160 manœuvres de la période des guerres de la religion", mais non seulement il a créé le nouvel art en collaboration avec son cousin, mais il a également insisté sur le respect d'une exigence absolue : le paiement ponctuel des soldats. Dès le début du système lansquenet, le point le plus sombre de la nouvelle institution avait toujours été celui concernant le paiement des soldats.

Dans son traité sur les troupes montées, le général Basta dit : « Qu'on me donne une armée avec toutes ces caractéristiques (salaire, rations, participation au butin), même si elle est aussi gâtée que possible, j'oserais la réformer et restaurer son efficacité. En revanche, je ne pourrais pas promettre, en effet, je ne pourrais pas, de maintenir une bonne armée bien disciplinée si elle était privée de ces caractéristiques les plus nécessaires. »

Nous avons appris à quel point même les décisions stratégiques dépendent de la possibilité ou de l'impossibilité de verser aux hommes le salaire promis. On n'aurait jamais pu exiger les efforts des exercices difficiles que les hommes plus âgés eux-mêmes considéraient non seulement comme inutiles, mais comme des jeux risibles, si l'on devait encore quelque chose aux soldats. L'esprit marchand des États généraux était suffisamment prudent et professionnel pour réaliser l'importance du paiement ponctuel, et le commerce qui se développait au milieu de toute la confusion de la guerre, comme l'économie des stricts calvinistes, qui voyaient le péché dans tout type de luxe, fournissait les moyens de paiement. Le roi d'Espagne, avec tout l'or et l'argent d'Amérique, n'était toujours pas capable de faire face à la série incommensurable de tâches politiques qu'il s'était imposées. Après la bataille de la Mooker Heide en 1574, l'armée espagnole, qui n'avait reçu aucun paiement depuis trois ans, refusait d'obéir davantage, choisissait un commandant et prenait de son propre chef quartier à Anvers jusqu'à ce que les bourgeois trouvent commode de payer 400 000 écus d'or. Maintenant, enfin, les soldats étaient remboursés de leurs arriérés, en partie en espèces et en partie en biens. Cela s'est produit plusieurs autres fois et a conduit aux désordres et atrocités les plus horribles. Il fallait souvent des mois avant que les troupes soient ramenées à un état d'obéissance. En 1576, dans la « fureur » d'Anvers, la ville a été complètement pillée et partiellement réduite en cendres, et la population a été massacrée en masse. Bien sûr, cela a également interféré avec la conduite de la guerre.

Les troupes néerlandaises ne se comportaient pas de cette manière. Les États généraux ont créé une économie ordonnée, et cela était d'autant plus significatif que cette armée était très coûteuse. Les anciennes unités de lansquenets comptaient généralement de 300 à 400 hommes et atteignaient souvent même jusqu'à 500. Maurice a réduit leur effectif à un peu plus de 100, mais sans diminuer le nombre de postes d'officiers. L'importance de ce changement est excellemment décrite par Wallhausen dans son *Art de la guerre à pied (Kriegskunst zu Fuss)* :

« Le héros de guerre le plus remarquable, le prince Maurice, utilise pour chaque compagnie, qui est souvent plus petite que 100 hommes, les officiers suivants : Maurice d'Orange, le capitaine, le lieutenant, l'enseigne, deux ou trois sergents, trois caporaux, trois coureurs, un capitaine des armes, un caporal de jeunes nobles ou de soldats de première classe, un écrivain, un prévôt, dix soldats de

première classe, et deux tambours. Maintenant, chaque mois, presque autant doit être payé à tant de chefs qu'aux soldats et à la compagnie entière. Par conséquent, la moitié des dépenses pourrait être économisée si la compagnie avait un effectif de 200 ou 300 hommes, et il apparaît donc déraisonnable de rendre les compagnies si petites. Mais qu'il soit su que le prince de haute naissance n'est pas particulièrement préoccupé par le fait d'avoir des compagnies et régiments aussi forts que ceux qui sont normaux ailleurs, mais il a sa résolution que, avec un régiment de ses soldats ne comptant pas plus de 1 000 hommes, il peut faire face à un régiment de son ennemi de 3 000, et chaque fois qu'il a attaqué son ennemi avec cette formation, il a toujours été victorieux, ce qui semble impossible, c'est-à-dire que trois ne pourraient pas faire plus qu'un, et de grandes dépenses pourraient ainsi être évitées. Car moins il y a de soldats et plus il y a de chefs, mieux ils sont dirigés. »

Les vieux capitaines lansquenets à la tête de leurs unités avaient été des chefs et des combattants en première ligne. Les capitaines néerlandais, avec le soutien des autres soldats de rang supérieur, devenaient des officiers dans le concept moderne. Ils ne se contentaient pas de mener, mais ils créaient ; ils formaient d'abord la troupe qu'ils dirigeraient ensuite. Maurice de Nassau, en devenant le rénovateur de l'art de la drill et le père de la véritable discipline militaire, est également devenu le créateur du statut d'officier, même si ce n'est que plus tard que cela a pris son caractère spécifiquement exclusif.

La nouvelle discipline, basée sur l'exercice, qui visait à donner aux petits corps tactiques peu profonds de piquiers et de tireurs la capacité de rencontrer l'ancienne unité carrée sur un pied d'égalité (et qui l'a effectivement fait), a également immédiatement donné aux soldats néerlandais une seconde capacité, qui a d'abord montré un succès encore plus significatif du point de vue pratique que ne l'a fait l'augmentation de la compétence tactique. C'était la possibilité d'exiger des soldats qu'ils creusent des fortifications, quelque chose qui s'était sans doute produit plus tôt de manière sporadique mais qui était maintenant élevé à un système. Ici encore, le modèle classique a eu son effet. Dans ses écrits, Lipsius a particulièrement souligné la *castrametatio* (camp fortifié), et bien sûr, les Romains eux-mêmes savaient et affirmaient que ce n'était pas seulement la *virtus* et les *arma*, mais aussi leur *opus* (travail) qui leur donnait la victoire sur leurs ennemis. Les anciens lansquenets avaient été trop fiers et conscients de leur importance pour se rabaisser à ce travail de creusement. Les princes néerlandais ont compris et veillé, grâce à leur solde généreuse et à leur discipline, que les soldats doivent également être prêts à faire ce genre de travail. Lorsque William Louis a présenté son programme aux États généraux en 1589 et a exigé comme première priorité le paiement régulier des soldats, il a ajouté en même temps que, grâce à la généreuse paie, il fallait aussi défaire les soldats de la fausse honte qu'ils avaient à ne pas vouloir creuser. Il a dit que s'ils réussissaient à cela, ils se protégeraient des dangers qui accompagnaient autrement la guerre. Dans un camp fortifié, a-t-il dit, on ne pouvait pas être contraint à combattre, et si ces camps étaient situés près des rivières, leurs approvisionnements ne pouvaient pas être coupés. De cette manière, ils devraient investir les forteresses - il a nommé Nimègue, La Haye, Venlo, Roermond, Deventer et Zutphen - et pouvait les prendre sans combattre, sans le risque d'un mauvais tour du sort. Car, disait-il, ils pouvaient se protéger par des fortifications de telle sorte que Parme ne puisse pas penser à les relever. Et si on avait d'abord les villes le long des rivières, les autres ne pourraient pas tenir longtemps, en raison du manque de provisions.

Nous pouvons citer une antithèse à cela lors de la guerre de Trente Ans. Lorsque les troupes bohémiennes devaient fortifier leur position à l'été 1620, elles trouvèrent cet effort dégradant, refusèrent de travailler et exigèrent leur salaire impayé.

Maurice prit l'offensive, captura Nimègue et un certain nombre de petites localités par assaut ou bombardement, et Steenwyk, Coeworden, Gertruidenberg, et enfin Groningen (1594) par des sièges formels avec tranchées et mines. On rapporte que William Louis lui-même était présent aux travaux jour et nuit devant Steenwyk. La garnison assiégée raillait les "travailleurs" avec des mots méprisants, disant qu'ils se rabaisser du rang de soldats à celui de paysans et de fosseurs, utilisant des pelles au lieu de lances. Mais ni ces mots ni le bombardement ou les sorties n'ont entravé l'avancement des travaux.



On rapporte également que Maurice a transporté des palissades sur les ruisseaux, et avec leur aide, en faisant porter à chaque soldat deux ou trois d'entre elles, il a rapidement sécurisé sa position à proximité directe de l'ennemi.

Devant Gertruidenborg en 1593, Maurice sécurisa sa position par circumvallation et contrevallation, bien que le travail fût particulièrement difficile en raison du terrain marécageux. Mansfeld vint au secours de la garnison avec 9 000 hommes, mais il ne put rien faire et dut rester là à regarder la reddition. Lorsque le sort en fut décidé, William Louis écrivit au vainqueur : *« Ce siège peut tout à fait être qualifié de deuxième Alesia, et il signifie la restauration d'une grande partie de l'art et de la science anciens de la guerre, qui jusqu'à présent a été peu considérée et moquée par des hommes ignorants et qui n'a même pas été comprise par les plus grands généraux modernes, ou du moins n'a pas été pratiquée par eux. »*

À l'occasion de la capture de Delfzyl, Maurice a fait pendre deux soldats, l'un parce qu'il avait volé un chapeau et l'autre parce qu'il avait volé un poignard. Lors du siège de Hulst, il a fait fusiller un homme devant les troupes rassemblées parce qu'il avait volé une femme.

Une génération plus tard, en 1620, l'ambassadeur vénitien Girolamo Trevisano rapporta à son pays depuis les Pays-Bas que les États généraux maintenaient alors, même en temps de paix, une force efficace de 30 000 fantassins et environ 3 600 cavaliers. Il dit que la distribution des salaires n'avait jamais été retardée d'une seule heure, peu importe la situation, et que cela avait la plus grande influence sur la discipline. Il ajouta qu'il était incroyable de voir comment les villes rivalisaient pour obtenir des garnisons et comment les bourgeois se battait pour le logement des soldats, espérant en tirer beaucoup. Si une personne avait une chambre libre avec deux lits, elle pouvait accueillir six soldats, car deux d'entre eux étaient toujours de service. Il affirma que le bourgeois n'hésitait pas à laisser sa femme et ses filles seules avec les soldats, quelque chose qui ne se produisait nulle part ailleurs.

La seule bataille ouverte que Maurice a livrée, à Nieuport le 2 juillet 1600, a été largement discutée par Rüstow, mais pas encore totalement de manière satisfaisante ou exhaustive. Un membre de mon séminaire, Kurt Göbel, avait entrepris une étude spéciale sur ce sujet. À la fin d'octobre 1914, il est tombé en combattant pour son pays à Dixmuyden, très près du champ de bataille de Nieuport.

## Chapitre 4 : Gustave Adolphe

L'homme qui a perfectionné l'art de la guerre de Maurice était Gustave II Adolphe, qui non seulement a repris et élargi les nouvelles tactiques, mais a également établi le nouveau système comme base d'une stratégie à grande échelle.

À la fin du Moyen Âge, la Suède était sur le point d'être fusionnée avec le Danemark et la Norvège en une nation unifiée, comme cela s'était produit avec la Castille et l'Aragon à la même époque. Mais les Suédois ont résisté à cette unification et, dans la lutte pour leur indépendance nationale, ont développé une nation militaire d'une force inconnue auparavant. Le pays, y compris la Finlande et l'Estonie, comptait à peine un million d'habitants (environ pas plus que l'Électorat de Saxe et de Brandebourg réunis), mais le peuple, les états et le roi s'étaient unis en une unité solide. Dans les régions allemandes, en revanche, sous les Habsbourg et les Hohenzollern, tout le pouvoir était paralysé à cause de l'animosité entre les princes et les états, et le peuple commun existait simplement dans un état de morne désœuvrement. Le royaume de la dynastie Vasa, qui n'était pas issu d'un droit héréditaire féodal mais créé par le choix du peuple, était complètement différent du concept princier allemand. Et les états suédois, eux aussi, comme leur monarchie, différaient très significativement de la représentation dans les états typiques du reste de l'Europe germano-romane. Le parlement suédois est une sorte d'organisation professionnelle représentative qui ne représente pas ses propres droits mais est convoquée par le roi à sa discrétion et pour son soutien. À cette fin, le roi convoquait non seulement des nobles, des clercs et des bourgeois, mais aussi des paysans ; de plus, il y avait des représentants d'officiers, de juges, de fonctionnaires, de mineurs et d'autres professions et métiers. Ces derniers groupes furent finalement abandonnés, et la représentation des officiers fut fusionnée avec celle de la noblesse, formant un groupe représentatif défini de quatre classes qui était unifié dans une relation étroite avec la monarchie et présentait une volonté unique envers d'autres pays. Gustave II Adolphe, petit-fils de Gustave Vasa, monta sur le trône en 1611 à l'âge de dix-sept ans. Lors des guerres contre les Russes et les Polonais, il conquiert la Carélie, l'Ingermanland et la Livonie, augmentant son armée à plus de 70 000 hommes, une force par rapport à la population supérieure à celle levée par la Prusse en 1813. Les ressources financières de la pauvre nation suédoise ont dû être mises à l'épreuve au maximum pour maintenir une telle armée. Cela aurait été impossible à long terme, mais la guerre nourrissait la guerre. L'armée, une fois en existence, se maintenait et même croissait dans les pays qu'elle conquiert.

Le recrutement national de l'armée ne résultait pas seulement d'un recrutement volontaire ; avec l'aide du clergé, une liste de tous les hommes dans le pays âgés de plus de quinze ans a été dressée, et les hommes étaient levés à la discrétion des autorités locales. Par conséquent, les Suédois furent les premiers à former une armée nationale. Les Suisses étaient une levée de peuple militaire mais pas une armée. Les lansquenets avaient un caractère spécifiquement allemand mais aucune relation avec la nation allemande. Les "bandes" françaises n'étaient pas suffisamment significatives pour être désignées comme une armée nationale. Les Espagnols se rapprochaient cependant un peu plus de ce concept, tandis que les Néerlandais représentaient à nouveau un type purement international de mercenaire. L'armée suédoise, en revanche, était une organisation militaire formée pour défendre, promouvoir la grandeur et la renommée de la patrie. Le peuple fournissait ses fils comme simples soldats, et le corps des officiers était composé de la noblesse locale. En temps de guerre, il est vrai que ce caractère national n'était pas maintenu, mais de nombreux soldats étrangers étaient également recrutés. Même les prisonniers de guerre étaient enrôlés en grand nombre, et des officiers de naissance étrangère étaient acceptés. Lorsque Gustave II Adolphe entra en Allemagne, il avait beaucoup d'Écossais dans son armée, et plus la guerre en Allemagne durait, plus l'armée suédoise devenait progressivement allemande en termes d'officiers et de soldats.

L'armée était disciplinée et formée selon le modèle néerlandais. Alors que « en Allemagne, les soldats trottaient souvent comme un troupeau de bovins ou de porcs », Traupitz enseignait dans son *Art de la Guerre selon la manière royale suédoise (Kriegskunst nach königlich schwedischer Manier)*, 1633, qu'il était nécessaire de maintenir l'uniforme en rangs, de s'aligner en files et de garder des intervalles exacts. Lui, ainsi que d'autres auteurs, décrivait les formations qui étaient adoptées et souvent si artificielles qu'elles ne pouvaient pas être exécutées au combat. Néanmoins, même l'idée que de tels mouvements pouvaient être réalisés montre l'énergie d'un concept de drill très actif.

Le Scot Monro décrit comme suit un régiment écossais qui a combattu sous Gustavus Adolphus à Breitenfeld et Lützen : « Un régiment entier discipliné comme celui-ci est comme un seul corps et un seul mouvement ; toutes les oreilles écoutent de la même manière l'ordre, tous les yeux se tournent avec le même mouvement, et toutes les mains travaillent comme une seule main. »

Dans son *Histoire de l'infanterie*, Rüstow a dressé un tableau très vivant de la « Formation suédoise ». Chaque régiment est composé de hallebardiers et de mousquetaires ; l'unité tactique est appelée brigade. Elle est basée sur une formation linéaire peu profonde, de six rangs de profondeur, dans laquelle les sections de hallebardiers et de mousquetaires s'alternent. Le problème de faire en sorte que les hallebardiers protègent les tireurs est résolu de la manière suivante : en cas d'attaque de cavalerie menacée, les mousquetaires se retirent derrière la ligne des hallebardiers, et les espaces ainsi ouverts à l'avant sont remplis par des unités de hallebardiers qui formaient un deuxième échelon derrière la première ligne jusqu'à ce point.

Cependant, si nous faisons des comparaisons précises, nous voyons que cette image n'est pas soutenue par les passages sur lesquels Rüstow se base, et d'autres rapports se lisent tout à fait différemment. D'un point de vue objectif, il est également très discutable de savoir s'il est possible, face à une attaque ennemie imminente, de retirer si rapidement les mousquetaires derrière leurs voisins hallebardiers et de fermer le front en faisant avancer les hallebardiers du deuxième échelon. De plus, dans la formation originale, les Mousquetaires du deuxième échelon sont masqués par le premier échelon de telle manière qu'ils ne peuvent pas utiliser leurs armes, et nous ne voyons pas comment et où ils sont censés être utilisés.

Néanmoins, je décline de m'engager dans les questions soulevées par ces points (voir l'excursus ci-dessous), car elles sont, après tout, de nature technique, et il n'y a aucun doute concernant l'aspect significatif par rapport à l'histoire militaire et mondiale : c'est-à-dire le grand nombre de mousquetaires, comme nous les avons déjà trouvés dans le système de Maurice, combiné à l'amélioration de leur arme. Les mousquets étaient devenus si légers qu'on pouvait abandonner la fourche, ce qui signifiait un taux de tir plus rapide. Certains croient encore que les mousquetaires à eux seuls ne pouvaient pas résister à une attaque montée, mais ce concept est contredit par le fait qu'il y avait déjà des régiments entièrement composés de mousquetaires, et dès 1630, Neumair von Ramssla a écrit dans ses *Réminiscences et Règles du Système Militaire (Erinneurngen und Regeln vom Kriegswesen)* : "Les longues lances sont plus comme une influence affaiblissante dans la guerre que son nerf. Les armes à feu donnent de la force aux longues lances."

L'un des Écossais qui a participé à la bataille de Breitenfeld, le lieutenant-colonel Muschamp, commandant d'un bataillon de mousquetaires, donne le récit suivant du combat d'infanterie :

« D'abord, j'ai fait tirer trois des plus petits canons que j'avais devant moi, et je n'ai pas permis à mes mousquetaires de tirer une salve jusqu'à ce que nous soyons à portée de pistolet de l'ennemi. Ensuite, j'ai fait tirer une salve aux trois premières rangées, suivie des trois autres rangées ; puis nous avons foncé sur eux et les avons frappés avec nos mousquets ou nos sabres. Bien que nous étions déjà en contact rapproché avec l'ennemi, il a tiré deux ou trois salves sur nous avec ses mousquets. Au début de notre attaque, quatre escadrons de cuirassiers énergiques qui avançaient devant l'infanterie ennemie ont attaqué nos hallebardiers. Ils se sont approchés d'eux et ont tiré une ou deux salves de pistolet, tuant tous les porteurs de couleurs écossais, si bien que soudainement de nombreuses couleurs sont tombées simultanément au sol. Nos hommes ont riposté de manière appropriée. Un brave chef, vêtu de rouge et d'une broderie en or, se tenait directement

*devant nous. Nous avons vu comment il frappait ses propres hommes sur la tête et les épaules avec son sabre pour les pousser à avancer, car ils ne voulaient pas progresser. Ce gentleman a maintenu le combat pendant plus d'une heure, mais lorsqu'il a été tué, nous avons vu leurs hallebardiers et unités trébucher et tomber les uns sur les autres, et tous ses hommes ont commencé à fuir. Nous les avons poursuivis jusqu'à ce que l'obscurité nous sépare. »*

Une description similaire et claire d'une bataille d'infanterie se trouve dans une autre source anglaise, la biographie du roi Jacques II. Le récit se lit comme suit :

*« Lorsque l'armée royale à Edgehill en 1642 était à portée de mousquet de l'ennemi, l'infanterie des deux côtés commença à tirer. L'armée royale avança, tandis que les rebelles maintenaient leur position, si bien qu'ils se rapprochèrent suffisamment les uns des autres pour que plusieurs bataillons puissent frapper avec leurs hallebardes, en particulier le Régiment de la Garde sous Lord Willoughby et quelques autres. Lord Willoughby lui-même tua un officier du Régiment de Lord Essex avec sa hallebarde et blessa un deuxième. Lorsque les troupes de pied étaient engagées dans un combat aussi proche et intense, on aurait pu s'attendre à ce qu'un côté cède et rompe la formation, mais cela ne se produisit pas, car les deux côtés, comme s'ils avaient convenu d'une alternance, reculèrent de quelques pas, firent prendre à leurs unités une position ferme au sol, et continuèrent à se tirer dessus dans la nuit, une action si inhabituelle qu'elle serait à peine crue s'il n'y avait pas eu tant de témoins présents. »*

Après l'introduction de la formation linéaire de l'infanterie, le combat de tir s'est d'abord développé sous la forme de la caracole. La ligne de mousquetaires était divisée en plusieurs groupes, avec une allée entre eux. Lorsque le premier rang avait tiré, il se retirait à l'arrière par l'allée pour recharger, tandis que le deuxième rang prenait sa place pour tirer, et ainsi de suite. Lorsque l'unité avançait, la caracole était en quelque sorte retournée ; le rang qui avait tiré restait en place tandis que le rang suivant se déplaçait devant. Cette procédure a également été développée jusqu'à ce que deux rangs tirent simultanément et se retirent. Pour exécuter cette action sans interruption, il était bien sûr nécessaire de recharger très rapidement. Les Écossais à Breitenfeld avaient réduit leur formation à six rangs à trois rangs en doublant et ensuite, en faisant s'agenouiller le premier rang, ils tiraient des salves des trois rangs. Étant donné que nous ne pouvons pas supposer que la formation originale était suffisamment large pour permettre le doublage sans aucune autre mesure, il devait y avoir suffisamment de temps et d'espace pour élargir les intervalles au début.

Les unités de piques étaient devenues trop petites pour pouvoir exécuter l'ancien impact lourd et écrasant. Mais ce n'était pas tout. Le développement des tactiques de cavalerie a réagi sur elles. Il était désormais facile de frapper les piquiers en avance sur le flanc avec des escadrons de cavalerie maniables et d'arrêter le mouvement offensif en frappant des deux côtés. Ainsi, l'unité de piquiers était presque sans protection face au feu des pistolets des hommes montés. Et donc, les piquiers avaient chuté au rôle d'un simple bras de soutien pour les tireurs.

Gustave II Adolphe a non seulement augmenté le nombre d'armes à feu dans l'infanterie, mais aussi tout autant dans l'artillerie. Il s'agissait de l'introduction d'un type de canon très léger, lié avec du cuir et donc appelé canon en cuir. Nous n'avons aucun compte rendu sûr sur la date de leur fabrication et combien de temps ils ont été utilisés. Quoi qu'il en soit, le roi suédois disposait d'un grand nombre de pièces d'artillerie légère lors de la bataille de Breitenfeld.

En troisième lieu, cependant, Gustave II Adolphe a également réorganisé la cavalerie. Nous avons vu comment la cavalerie était formée au seizième siècle lorsque les anciens éléments chevaleresques avec leurs soldats montés étaient regroupés en unités définies et utilisaient le pistolet comme leur arme principale dans le mouvement du caracole. Cela a causé l'abandon du système de véritables attaques montées. Les Néerlandais, quant à eux, qui ont réduit la profondeur de l'escadron à cinq ou six rangs, ont néanmoins conservé le tir par caracole comme leur méthode de combat. Gustave II Adolphe a maintenant prescrit que la cavalerie soit disposée en seulement trois rangs et attaque l'ennemi au galop avec de l'acier froid, après que les deux premiers rangs, au maximum, aient tiré un coup à très courte portée. Après la bataille de Lützen, Wallenstein a également interdit le caracole.

Des recherches supplémentaires sont encore nécessaires sur la discipline dans l'armée de Gustave II Adolphe et sur les armées de la Guerre de Trente Ans en général. D'une part, il est certain que les troupes maltrahaient la terre et les gens de manière extrême, tandis que d'autre part, d'un point de vue strictement militaire, la discipline était meilleure et plus sévère que dans les armées de lansquenets. Cela était, bien sûr, le résultat naturel du fait que les hommes restaient constamment sous les couleurs et que les commandants faisaient de leur mieux pour les contenir sévèrement. On rapporte que Gustave II Adolphe a inventé la punition de la traversée entre des piques afin de pouvoir infliger des punitions sévères sans perdre les services des soldats punis. Car la punition corporelle infligée par l'exécuteur rendait le soldat « déshonoré », et il n'était plus toléré dans les rangs de ses camarades. En revanche, la traversée entre les piques était une punition administrée par ses propres camarades et n'était donc pas considérée comme déshonorante pour l'homme.

Tout comme dans l'armée romaine le service des dieux capitolins avait été associé à une rigoureuse administration des punitions, Gustavus Adolphus fondait également le moral de son armée non seulement sur le pouvoir officiel du supérieur, mais aussi sur la promotion du concept religieux. Comme nous l'avons vu, l'armée avait une base nationale suédoise, mais plus important encore, elle avait une attitude spécifiquement protestante-luthérienne. Après la victoire à Wittstock, un témoin anglais nous raconte en détail comment le général Baner fit observer une période de trois jours de remerciement à Dieu, durant laquelle la musique d'orgue fut remplacée par le son des tambours, des pipes, des trompettes, le tir des saluts et le tonnerre des canons.

Ce que Cannes était pour Hannibal, la bataille de Breitenfeld l'était pour Gustave Adolphe : la victoire de l'art sur une compétence militaire qui était sans aucun doute présente à un haut degré mais qui était trop encombrante. Nous trouvons des similarités entre Cannes et Breitenfeld même dans un certain nombre de détails individuels. Ci-dessous, dans la série de descriptions de bataille, se trouve le récit détaillé de cette rencontre décisive, si importante dans l'histoire mondiale, qui apportera une clarté complète au nouveau système militaire suédois ainsi qu'à l'ancien système espagnol dans leur affrontement. Ce n'est qu'ultérieurement que nous aborderons également Gustave Adolphe en tant que stratège, dans le contexte général du développement de la stratégie.

Ajoutons ici les caractéristiques remarquables du roi suédois qui ont été rapportées par Philip Bogislav Chemnitz :

*« Puisqu'il ressentait une juste préoccupation non seulement pour sa dignité et son autorité royales mais aussi, surtout, pour le bien-être de son royaume et de ses sujets, il a supprimé toute base d'insurrection interne et de manque d'unité et a uni et lié de manière spéciale deux choses différentes, en effet presque opposées, à savoir la liberté de ses sujets et la dignité de sa majesté. De plus, dans son système militaire, autant il éclipsait les autres hauts commandants des périodes précédentes par ses actes splendides, autant il les surpassait grandement en connaissance de l'art de la guerre et en établissement d'un bon ordre. Que toutes ses actions soient attribuées non pas à une simple chance aveugle mais, en plus de la grâce de Dieu, à son éminente vertu, à sa grande intelligence et à sa bonne conduite. Il était capable de diriger son armée de manière magistrale contre l'ennemi, de la retirer de manière avantageuse sans pertes, de l'encamper confortablement dans le champ et de la sécuriser rapidement avec un camp fortifié. Personne ne saurait facilement fortifier un endroit ou l'attaquer mieux que lui. Personne ne pouvait mieux évaluer l'ennemi, juger avec précision les circonstances hasardeuses de la guerre et parvenir rapidement à une solution avantageuse sur le champ. Surtout en ce qui concerne la formation pour la bataille, il n'avait pas d'égale. En ce qui concerne la cavalerie, la maxime de Gustave II Adolphe était de ne pas prêter trop attention à la rotation et au caracole ; au contraire, elle était formée en trois rangs, devait avancer directement contre l'ennemi et l'attaquer. Seul le premier rang, ou, au grand maximum, les deux premiers rangs, quand ils étaient assez proches pour voir le blanc des yeux de l'ennemi, devaient tirer. Ensuite, ils devaient dégainer leurs armes de poing et le dernier rang devait aller à l'ennemi avec des épées dégainées, sans tirer un coup de feu, et les hommes devaient garder leurs pistolets en réserve pour la mêlée (tout comme les deux premiers rangs devaient le faire avec l'un de leurs pistolets). Les troupes de pied étaient divisées en régiments et compagnies, et les compagnies en équipes et en fichiers déterminés, chacun ayant son leader et son assistant. Cela*

était fait de manière si ordonnée qu'un soldat commun, même sans ordres des officiers, savait déjà à l'avance dans quelle position il devait se tenir et combattre. Et parce que le roi a constaté que dans un bataillon en formation serrée, conformément à l'ancien système, les hommes à l'avant gênaient ceux à l'arrière dans leur combat, et que l'artillerie, lorsqu'elle était tirée à travers les troupes, causait de grands dégâts, il avait fait former son infanterie en seulement six rangs. Et quand ils entraient en engagement, ils devaient doubler leurs rangs afin qu'il n'y en ait que trois. De cette manière, les canons ennemis étaient moins efficaces, et de plus, les hommes à l'arrière pouvaient utiliser leurs mousquets tout aussi efficacement contre l'ennemi que ceux du premier rang. Cela était réalisé en faisant agenouiller le premier rang, en faisant plier le second, et en faisant tenir le troisième debout, de sorte que chacun tirait par-dessus l'épaule de celui qui le précédait. Il avait inventé une manière inhabituelle de former l'infanterie, avec les mousquetaires couverts par les pikemen et ces derniers, à leur tour, soutenus par les mousquetaires. De la même manière, chaque escadron soutenait un autre, et chaque brigade, comme un petit fort mobile, avait sa couverture avant et ses flancs, chacun d'eux étant défendu et couvert par un autre. Ainsi, les brigades étaient également disposées en échelons bien définis avec une distance suffisante, à côté et derrière les unes des autres. Sur les flancs et à l'arrière, elles étaient également protégées par des cavaliers. De même, les cavaliers étaient mélangés avec des mousquetaires sélectionnés afin que l'un ou l'autre puisse se retirer vers l'autre et l'un puisse secourir l'autre. L'invention des lances à sanglier, bien que l'armée royale suédoise ne les ait pas eues dans la guerre allemande, avait donné au roi un bon avantage sur la grande et sauvage cavalerie des Polonais. Il utilisait également les pièces en cuir à son avantage contre les Polonais en Prusse. Et encore, dans la guerre allemande, il a utilisé les pièces régimentaires courtes et légères avec de larges bouches, à partir desquelles il arrosait l'ennemi davantage de grappes et de balles de mitraille que de boulets. Leur effet était particulièrement visible dans les pertes qu'ils causaient à l'armée de Tilly lors de sa défaite à Leipzig.

À d'autres égards, c'était un héros au combat, non seulement à cause de ses décisions mais aussi de ses actes. Il était prudent dans ses délibérations, prompt dans ses décisions, intrépide de cœur et d'esprit, fort de bras, et prêt à commander comme à combattre. Une telle figure était un exemple approprié non seulement d'un commandant hautement intelligent mais aussi d'un soldat courageux et sans peur. Par conséquent, ces choses étaient interprétées de lui de manière presque mauvaise par beaucoup de gens, et spécifiquement ceux qui ne savaient pas ou ne réfléchissaient pas suffisamment que son mépris de tout danger et de la mort elle-même découlait de son amour pour la patrie, qui dépassait la mesure commune et était donc capable de porter un jugement sur les faiblesses et les crimes humains, car la qualité des grands héros est telle qu'elle ne peut jamais être égalée par une âme commune et mal élevée. »

## Chapitre 5 : Cromwell

On peut douter de la nécessité d'inclure Cromwell dans une histoire de l'art de la guerre, puisque l'on ne peut pas dire qu'un maillon dans la chaîne du développement continu porte son nom. Néanmoins, il était un guerrier si puissant et son armée un phénomène si inhabituel et significatif que nous ne pouvons pas les laisser de côté.

Comme nous l'avons vu, l'Angleterre, en raison de sa monarchie fortement centralisée, a produit une organisation militaire très efficace au Moyen Âge. Dans les guerres des roses rouges et blanches, ce système militaire s'était, pour ainsi dire, consommé. Les grandes familles condottieri s'étaient détruites les unes les autres. La monarchie Tudor, qui mit fin à la guerre civile et établit un despotisme presque illimité, ne reposait pas sur un système militaire fort mais sur une organisation policière raffinée.

Il y avait le commencement d'une armée de métier recrutée, en particulier pour la répression des Irlandais, mais elle ne pouvait pas se développer, car le Parlement, inquiet de voir cela renforcer davantage le despotisme royal, n'approuva aucun financement pour l'armée.

La grande mission aurait été d'aider les protestants allemands pendant la guerre de Trente Ans. Mais tout comme Élisabeth, afin d'épargner à ses sujets des impôts excessifs, avait donné seulement un faible soutien aux Néerlandais contre les Espagnols, ses successeurs n'intervinrent pas en Allemagne, même si les Bohémiens, spécifiquement dans l'attente de ce soutien, avaient choisi comme leur roi l'électeur du palatinat, le gendre du roi Jacques d'Angleterre. Mais quelques renforts, équipés par des contributions volontaires, constituaient la seule aide que l'Angleterre fournissait.

Pour la défense du pays et le maintien de l'ordre intérieur, il existait la milice, qui nous est déjà connue depuis le Moyen Âge. Chaque comté formait un corps de troupes correspondant à sa taille, avec une organisation militaire et des officiers. Les armes étaient stockées dans des arsenaux spéciaux, et certains exercices militaires étaient également organisés. Ils se réunissaient pour un exercice pendant une journée chaque mois en été. Mais comme il a été dit, ces unités de milice étaient appelées « bandes entraînées » plus parce qu'elles étaient supposées s'exercer que parce qu'elles s'étaient réellement entraînées. Leur valeur militaire, tout comme nous l'avons également appris des unités armées locales dans de nombreux territoires allemands, était faible.

Légalement, ils n'étaient pas censés être employés en dehors du royaume et, si possible, pas même en dehors des limites de leur propre comté. Environ 150 ans se sont écoulés pendant lesquels l'Angleterre n'a sans doute mené occasionnellement la guerre mais ne pouvait pointer que quelques très petites réalisations militaires. Bien que les traditions guerrières des pères aient perduré dans la noblesse anglaise, comme en Allemagne et en France, les guerres ne pouvaient plus être gagnées avec des levées de chevaliers, et si des mercenaires étaient recrutés, ils manquaient de la tradition qui rendait les lansquenets allemands précieux. De loin le pays protestant le plus fort, l'Angleterre était néanmoins incapable de jouer un rôle significatif dans la politique européenne, en raison de son manque d'organisation militaire—ni dans les guerres huguenotes, ni dans la lutte des Néerlandais pour la liberté, ni dans la guerre de Trente Ans, où le leadership a finalement été saisi par la Suède, avec ses ressources physiques relativement limitées.

Le manque d'une organisation militaire efficace a naturellement également gouverné la conduite de la guerre civile. Tant les partisans que le roi Charles Ier avait rassemblés autour de lui que les troupes du Parlement, bien qu'emplis de zèle partisan, étaient néanmoins trop désorganisées pour mener de grandes actions décisives. Il y avait probablement entre 60 000 et 70 000 hommes sous les armes de chaque côté, mais de loin la plus grande partie de chaque force était utilisée pour garnir des villes et des châteaux fortifiés, de sorte que les batailles dans les champs ouverts étaient remportées par pas plus de 10 000 à 20 000 hommes. Des deux côtés, il y avait des officiers et des

hommes qui avaient été au service des Pays-Bas ou de la Suède et avaient combattu dans les batailles de la guerre de Trente Ans. Les formations qui avaient été développées là-bas ont maintenant été transférées en Angleterre, mais plusieurs années se sont écoulées avant qu'elles n'aient été assimilées par les masses, de sorte que, comme dans d'autres périodes de l'histoire mondiale (dans les guerres hussites et plus tard dans la Révolution française), c'était la guerre elle-même qui produisait les véritables armées.

Cette transformation de l'armée, le remplacement des levées de milices citoyennes et de volontaires mal organisées par une armée qualifiée, était essentiellement l'œuvre de Cromwell. Il est devenu une personnalité importante de l'histoire mondiale parce qu'il comprenait comment utiliser cette armée qu'il avait créée sur le plan tactique et la diriger sur le plan stratégique. En tant que membre du Parlement, Cromwell avait proposé une motion pour que le commandement de la milice soit transféré du roi au Parlement. Lorsque la guerre civile éclata à la suite de cette demande, Cromwell, alors âgé de quarante-trois ans, se fit nommer capitaine de cavalerie et forma un escadron dans son comté. Il n'avait jamais été soldat auparavant. Lorsque l'armée parlementaire subit une défaite lors du premier affrontement relativement important, à Edgehill le 23 octobre 1642, Cromwell déclara à Hampden lors du retrait :

*« Vos troupes sont principalement composées de vieux soldats usés, de buveurs de vin et de voyous similaires. En revanche, les troupes de l'ennemi sont des fils de gentilshommes et de jeunes hommes de position. Croyez-vous que le courage de tels misérables et communs sera jamais égal à celui d'hommes qui ont de l'honneur, du courage et de la résolution dans le cœur ? Vous devez chercher à former des hommes d'un seul esprit et—ne me reprochez pas ce que je vais dire—d'un esprit qui soit l'égal de celui des gentilshommes. »*

Il a poursuivi en disant que les hommes d'honneur devaient être conquis par des hommes de religion et a dit qu'il savait où vivaient de tels hommes. À une autre occasion, il a dit que les bons hommes n'étaient pas au sommet ; les avocats avaient plus à dire que les militaires.

Dans cet esprit, il avait d'abord développé son escadron puis son régiment, et en 1645, la quatrième année de la guerre, il a été décidé de créer une nouvelle armée de campagne basée sur ce modèle. Auparavant, il n'existait pas réellement de cadre uniforme pour l'armée parlementaire, mais plutôt un certain nombre d'unités militaires entretenues par les différents comtés ou des associations de comtés. La plus forte de ces associations, un groupe de comtés orientaux, s'était déjà alliée à Cromwell et à son comté et fournissait désormais le noyau pour le "Nouveau Modèle". Le Parlement promettait à cette nouvelle armée un salaire régulier, non plus par l'intermédiaire des comtés mais à partir du trésor national. Bien que cette armée ne comptait pas plus de 20 000 hommes, les ressources disponibles n'étaient pas encore totalement suffisantes pour la nouvelle organisation, et les autorités locales étaient chargées de lever le montant nécessaire par des impôts.

Comme nous l'avons entendu, jusqu'alors les armées des deux côtés étaient très similaires. Des deux côtés, il y avait des officiers qui avaient servi avec les Néerlandais ou sous Gustave Adolphe, et le corps des officiers des deux côtés était composé de nobles. Le fait que dans l'armée parlementaire, avec le temps, des soldats ordinaires qui s'étaient distingués aient parfois été nommés officiers ne changeait rien à l'organisation globale. Parmi les trente-sept colonels et généraux de la nouvelle armée, neuf étaient des seigneurs, vingt et un étaient des gentilshommes campagnards, et seulement sept étaient d'origine de citoyens ordinaires. Ce n'est que dans les années suivantes que davantage de soldats professionnels ont pris la place des nobles qui avaient pris les armes pour leurs convictions politiques et religieuses. La différence entre les deux armées ne doit donc pas être recherchée dans une éventuelle distinction entre aristocrates et démocrates. Les titres de "Cavaliers" et de "Roundheads", comme si ces derniers avaient méprisé les cheveux des hommes en vue qui embellissaient ceux de l'autre côté, sont trompeurs. Les portraits des chefs et des officiers des "Roundheads", y compris ceux de Cromwell, les montrent tous avec de longs cheveux. Ce n'est qu'au début de la guerre civile que les Puritains sont sortis avec les cheveux coupés, comme si, comme l'a écrit une dame de cette époque, ils n'allaient sortir que jusqu'à ce que leurs cheveux aient à nouveau poussé.



Dans les premières années de la guerre civile, les forces des rebelles étaient commandées par des membres éminents du Parlement, le comte d'Essex et le comte de Manchester. Pendant que la nouvelle armée se formait, un nouveau haut commandement était également établi. Les généraux parlementaires avaient toujours mené la guerre avec la perspective qu'il y aurait finalement une réconciliation avec le roi. Le comte de Manchester a dit : « Même si nous vainquons le roi quatre-vingt-dix-neuf fois, il reste le roi et ses successeurs seront également des rois. Mais si le roi nous vainc une seule fois, nous serons tous pendus et nos descendants seront des esclaves. » Maintenant, une loi a été adoptée, les « actes d'auto-renonciation », stipulant que les membres du Parlement ne devaient plus occuper de postes de commandement dans l'armée. La conduite de la guerre devait être séparée, pour ainsi dire, de la politique. Le Parlement devait nommer le commandant suprême et il a choisi pour ce poste le général Thomas Fairfax. Il a reçu le droit de nommer tous les officiers, colonels et captains, mais toujours avec l'approbation du Parlement. Si Cromwell avait été un homme comme les autres, ces mesures auraient coupé son avenir. En tant que membre du Parlement, il aurait dû renoncer à son poste dans l'armée où il avait entre-temps été promu au grade de lieutenant général. Mais le résultat fut tout le contraire. Cromwell était si respecté parmi les troupes que personne n'osait lui appliquer les actes d'auto-renonciation. Fairfax, cependant, était purement un soldat, de nature apolitique. Comme Cromwell restait maintenant à la fois dans l'armée et au Parlement, il avait une telle influence sur le général Fairfax, qui était plus jeune de douze ans, que bien que Cromwell ne soit que dans la seconde position, il exerçait en réalité le commandement.

L'armée de nouveau modèle était basée sur l'élimination complète du caractère des levées de milice et la formation d'une organisation militaire purement disciplinée et fortement structurée. Cependant, c'était leur religion qui formait la base de la discipline. Nous devons constamment nous rappeler que l'armée était très petite par rapport à la population. C'était une corporation de camarades partageant les mêmes idées, à la fois une troupe et une secte. Elle a été justement comparée aux croisés ou aux ordres chevaleresques. L'armée révolutionnaire anglaise, donc, était complètement différente, par exemple, de ce qui allait plus tard être l'armée révolutionnaire française, et aussi complètement différente d'une armée de lansquenets allemands. Avec l'armée révolutionnaire française, elle trouvait sa cohésion dans une attitude religieuse-politique spécifique, mais c'était l'opposé, car elle ne représentait pas une masse levée mais un groupe sélectionné. Les lansquenets représentaient également un groupe sélectionné, mais le leur était une confrérie de guerriers du plus bas type, un courage animal sans but idéal, tandis que dans l'armée indépendante, c'était une confrérie de guerriers au service d'une idée. Pendant les guerres huguenotes françaises, la formation d'une armée unifiée comme celle de Cromwell n'a jamais été atteinte. Les armées de ces guerres, qui étaient constamment interrompues par des traités de paix et des armistices, continuaient d'avoir le caractère de levées de nobles ou de bourgeois et de bandes de mercenaires.

Dans l'armée de Cromwell, comme dans les armées de la dernière partie de la guerre de Trente Ans, la cavalerie formait entre un tiers et la moitié de la force totale. La plupart des hommes avaient leurs propres chevaux et leur propre équipement. Ils recevaient un salaire si généreux qu'ils pouvaient vivre comme des gentilshommes, et il y avait parmi eux de nombreux hommes éduqués qui considéraient ce service comme un bon poste.

« Nos hommes, » a déclaré un vieux militaire royaliste à un officier puritain, « avaient les péchés des hommes, boire et courir après les femmes ; les vôtres avaient le péché du diable, l'arrogance spirituelle et la rébellion. »

Puisque les officiers ont été nommés et non élus, le principe d'autorité a été fortement maintenu. 'J'ordonne ; chaque homme obéit, ou il est renvoyé', écrivait un jour Cromwell. 'Je ne tolère aucune contradiction de quiconque.' 'Une uniforme similaire' — c'était l'enjeu — 'est une nécessité, car nos hommes ont souvent combattu les uns contre les autres à cause de la différence dans leurs uniformes.' Même dans la position la plus élevée, cette autorité restait vraie. Bien que le général en chef tenait très souvent des conseils de guerre avec ses colonels, il ne se considérait pas lié par leurs conclusions mais émettait ses ordres comme il l'entendait.

La discipline militaire, qui, selon l'expression de Cromwell, "avait pris racine dans la passion et la vérité de la croyance", était utilisée pour former des corps tactiques fermement cohésifs de cavaliers à travers des exercices et des pratiques. Au début de la guerre civile, le comte d'Essex pensait pouvoir se passer d'une formation approfondie des miliciens ; il suffisait, pensait-il, qu'ils comprennent seulement les aspects les plus essentiels. Cromwell, en revanche, exigeait non seulement que des hommes efficaces soient nommés capitaines, mais également qu'on leur accorde du temps pour entraîner leurs troupes.

Les cavaliers au service du roi ne manquaient pas non plus de courage, et en le prince Ruprecht du Palatinat, qui était son neveu et fils du roi d'Hiver, Charles Ier avait un général de cavalerie très réputé avec une longue expérience de la Guerre de Trente Ans. Le comte d'Essex a un jour désespéré de pouvoir former une cavalerie égale à celle du roi. Mais la supériorité que les "Ironsides" de Cromwell ont finalement développée reposait non seulement sur leur courage mais aussi sur leur discipline, qui permettait à leurs chefs de les rassembler immédiatement après une attaque. Hoenig (II, 2, 435) établit le fait que lors des quatre campagnes de Ruprecht jusqu'à sa fin en tant que général de cavalerie à Naseby, la faiblesse qui a fait que les cavaliers ne se sont pas rassemblés après l'attaque s'est répétée maintes et maintes fois, et il conclut que le prince ne comprenait pas la nécessité de cela. Devons-nous y croire ? Un général de cavalerie qui n'a pas appris d'une répétition d'une mauvaise expérience à quel point le rassemblement était nécessaire après l'attaque, à quel point une poursuite désordonnée ou même un pillage était dangereux ? J'aimerais croire que le prince le réalisait. Mais la réalisation ne signifiait pas exécution. C'était une question d'entraînement militaire, un travail très difficile nécessitant un effort moral continu, que les Puritains ont pu accomplir grâce à leur force spirituelle, tandis qu'il était impossible pour les Royalistes. À Marstonmoor comme à Naseby, c'est cette différence entre les régiments de cavalerie opposés qui a décidé de la journée. À Naseby, il est vrai que l'armée parlementaire, contrairement aux estimations précédentes, avait également une grande supériorité numérique.

Je peux mettre de côté le récit des campagnes et des batailles individuelles de Cromwell. Son talent particulier n'était pas tant son leadership que la formation de son armée telle que décrite ci-dessus. Mais ajoutons quelques détails intéressants, qui s'appliquent également au système militaire général de l'époque.

Lorsque la guerre civile a commencé, les hallebardiers et les mousquetaires étaient encore formés côte à côte. Dans les sources, je n'ai pas trouvé de manière spécifique indiquant comment ils devaient être placés par rapport les uns aux autres. Il est souvent mentionné que lors des batailles, les hallebardiers repoussèrent les attaques montées et aussi que les bataillons de hallebarde se heurtaient les uns aux autres. Comme sur le Continent, en Angleterre également, le mousquet a progressivement pris le pas sur la hallebarde. On rapporte souvent que dans les combats rapprochés, les mousquetaires utilisaient leurs armes comme des massues. En tant que facteur important favorisant l'accès à une position dominante par les mousquetaires, Firth, p. 108, souligne la plus grande capacité de marche des mousquetaires, car ils ne portaient pas d'armure. Pendant les premières années de la guerre civile, les marches les plus difficiles ne dépassaient pas 10 à 12 miles anglais ; la plus longue de toutes était de 13 miles anglais, c'est-à-dire pas tout à fait 20 kilomètres. Plus tard, lorsque l'armure fut mise de côté, les marches devinrent plus longues mais restèrent encore à peine supérieures à 3 miles allemands, soit environ 23 kilomètres.

Les Anglais n'ont finalement aboli les hallebardes qu'en 1705.

Au début de la guerre civile, les fourchettes pour les mousquets étaient encore en usage, mais elles n'existaient plus dans l'armée de Nouveau Modèle.

Dans la première partie de la guerre civile, le symbole de reconnaissance sur le champ et le cri de reconnaissance étaient annoncés avant chaque bataille, afin que les soldats des deux côtés puissent distinguer amis et ennemis. À Edgehill, les parlementaires avaient des écharpes orange, à Newbury des brindilles vertes sur leurs chapeaux, à Marstonmoor un morceau de tissu blanc ou un morceau de papier blanc sur le chapeau. Comme un tel symbole pouvait facilement se perdre dans la mêlée, ils avaient également le cri de reconnaissance sur le champ, tel que "Dieu avec nous" (tout comme les Suédois à Breitenfeld), ou, du côté opposé à Marstonmoor, "Dieu et le roi."

C'est pendant la guerre que Cromwell a pu établir l'uniforme standard de Cromwell, la tunique rouge, qui a continué d'être la tenue des soldats anglais pendant deux siècles et demi.

Les Anglais criaient habituellement à haute voix en attaquant, tandis que les Écossais avançaient silencieusement contre l'ennemi. Le Scot Monro se moquait des soldats impériaux, qui criaient « Sa, sa, sa » pendant l'attaque ; il a dit qu'ils le faisaient comme les Turcs, comme si crier effrayerait des soldats courageux. Les Danois et les Suédois avançaient également dans le silence.

Si la qualité particulière de l'armée puritaine était son caractère religieux et que l'accomplissement de Cromwell était l'exploitation de cet esprit religieux pour les formations militaires et les actes de guerriers, nous ne devons également pas négliger le fait de la manière dont ce caractère de l'armée a réagi sur la politique.

Le commandement militaire a d'abord été exercé par le général Fairfax puis par Cromwell, qui l'a remplacé. Mais quand les aspects militaires se sont déplacés dans le domaine politique, c'était le conseil des officiers qui prenait les décisions, et en 1647, lorsque l'armée s'est rebellée contre le Parlement, les soldats de rang ont également élu un conseil de soldats, les "agitators", pour présenter leurs plaintes. Le Parlement voulait donner au pays la constitution de l'Église presbytérienne, qui aurait garanti, à travers sa discipline ecclésiastique, le pouvoir dans le pays aux classes dirigeantes. L'armée s'y est opposée. Dans l'armée, le concept démocratique s'opposait au caractère aristocratique de la constitution parlementaire traditionnelle. Ils ne voulaient pas se soumettre à l'autorité spirituelle des presbytériens plus qu'à celle des évêques, et ils défendaient la séparation de l'Église et de l'État, le système libre de sectes des Indépendants. Finalement, l'esprit de corps de l'armée l'a emporté. Le Parlement voulait dissoudre l'armée après qu'elle ait accompli son devoir et vaincu le roi. Mais les régiments n'étaient pas prêts à être dissous. Les officiers étaient enclins à chercher un compromis, mais les soldats de rang n'étaient pas d'accord, et les officiers ont finalement pu garder les troupes sous contrôle seulement en allant dans le sens de leurs inclinations. Même Cromwell a cédé à cette pression. L'obéissance militaire a été restaurée en faisant exécuter par un conseil de guerre quelques-uns des meneurs. Mais la volonté de l'armée a été complètement réalisée, le roi a été exécuté, et le Parlement a d'abord été purgé, puis éliminé. Après que cette procédure ait été assurée, le conseil des soldats a disparu. Néanmoins, nous trouvons plus tard un bon nombre des "agitators" comme officiers. L'armée a gouverné le pays, et son chef, Cromwell, est également devenu le chef de l'État. Aussi étroite que soit la base fournie par une si petite armée, Cromwell a néanmoins pu maintenir sa position de dirigeant des trois royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande jusqu'à sa mort, car il a utilisé son pouvoir pour mener une politique énergique dans les affaires étrangères et s'occuper avec succès des intérêts du pays contre son concurrent, les Pays-Bas, et l'ancien ennemi, les Espagnols. On rapporte que Cromwell a déclaré : "Je peux vous dire ce que je ne veux pas, mais je ne peux pas dire ce que je veux ; car je ne le saurai que lorsque cela deviendra nécessaire", et cette déclaration peut être considérée comme une auto-caractérisation appropriée.

## **Chapitre 6 : Batailles individuelles**

### **BATAILLE DE SIEVERSHAUSEN 9 JUILLET 1553**

Les cavaliers des deux côtés utilisaient des pistolets ; ils tiraient lorsqu'ils étaient si proches qu'ils "pouvaient voir le blanc de leurs yeux". Ce n'est pas encore une question d'utiliser le caracole. Les deux armées étaient très puissantes ; Maurice avait probablement entre 7 000 et 8 000 cavaliers, tandis qu'Albrecht en avait un nombre légèrement inférieur. Les rapports se contredisent drastiquement. Peut-être qu'une analyse objective des sources réussira encore à établir une description raisonnablement certaine.

### **BATAILLE DE SAINT-QUENTIN 1ER AOÛT 1557**

Philippe II avait rassemblé une armée d'au moins 53 000 hommes et 70 canons, et il assiégeait Saint-Quentin, qui était défendu par Coligny. La principale armée française était en Italie. En tentant d'apporter des renforts dans la ville, les Français furent vaincus par la force ennemie supérieure, tandis que les Espagnols prenaient les unités d'infanterie allemandes et françaises sous le feu des canons et les dispersaient avec la cavalerie. Saint-Quentin tomba alors. Cependant, l'aspect remarquable de cela est que Philippe n'était pas capable de tirer parti de son succès, car il ne pouvait pas payer son armée. En novembre, il dut la renvoyer ou la diviser entre les garnisons.

### **BATAILLE DE GRAVELINGEN 13 JUILLET 1558**

Après la perte de Saint-Quentin, Henri II fit revenir son armée d'Italie, et il était à nouveau le plus fort, puisque Philippe avait été obligé de dissoudre son armée. Henri captura alors Calais et ravagea la Flandre. L'effort extrême fourni par les Espagnols l'année précédente commença maintenant à se faire sentir et les incapacita. Mais après six mois, la situation s'inversa à nouveau. Les Français divisèrent leur armée et envahirent également le Luxembourg, et les Espagnols sous Egmont attaquèrent avec une double supériorité numérique et vainquirent l'armée qui assiégeait Gravelingen, entre Calais et Dunkerque. Encore une fois, la cavalerie joua un rôle décisif.

Les lansquenets allemands ont combattu des deux côtés, et des deux côtés, ils ont été accusés de manque de zèle, peut-être parce que, en tant que lansquenets, ils n'étaient pas disposés à causer trop de dommages les uns aux autres. Mais cela n'a pas aidé les lansquenets au service français ; comme tous les autres, ils ont été abattus. À l'exception de quelques cavaliers qui s'en sont échappés, l'armée a été détruite et les grands seigneurs ont été faits prisonniers.

## **LES GUERRES HUGUENOTES**

### **BATAILLE DE DREUX 19 DÉCEMBRE 1562**

Les protestants étaient plus forts en unités montées, tandis que les catholiques étaient considérablement supérieurs en force d'infanterie (Suisse, lansquenets, Espagnols et Français) et en canons. Plusieurs unités d'infanterie des deux côtés ont été dispersées par les montés, et les "cavaliers noirs" des huguenots ont également durement pressé l'unité carrée des Suisse, mais ils ont finalement été repoussés. Un bataillon français a également résisté aux attaques des hommes d'armes et des cavaliers en plaçant devant ses hallebardiers trois rangs d'arquebusiers, qui ont tenu les assaillants en respect. Ainsi, les catholiques ont finalement été victorieux.

## BATAILLE DE MONCONTOUR 3 OCTOBRE 1569

Les catholiques étaient considérablement plus forts en cavalerie et en infanterie. Coligny cherchait à protéger ses forces avec des obstacles frontaux, mais les catholiques les ont encerclés. Une mutinerie des lansquenets, qui exigeaient le paiement de leurs arriérés, a retardé le retrait des huguenots. Un bataillon suisse de 4 000 hommes, qui couvrait ses flancs avec des chariots de manière inhabituelle, a repoussé les attaques des cavaliers huguenots. Après que la cavalerie huguenote ait été chassée du champ de bataille, le bataillon de lansquenets a été attaqué de tous côtés et anéanti. Les catholiques ont affirmé n'avoir perdu que 300 à 400 hommes, et les Suisses, selon le rapport de Pfyffer, n'ont perdu que 20 tués. Selon ce rapport, les lansquenets n'ont même pas vendu chèrement leur vie.

## ENGAGEMENT À COUTRAS 20 OCTOBRE 1587

C'était la première victoire d'Henri IV. Il n'y avait pas plus de 6 000 à 7 000 hommes des deux côtés, et seuls des cavaliers et des arquebusiers semblent avoir été engagés dans le combat. Henri a placé ses arquebusiers en petites unités bien formées entre les cavaliers et leur a ordonné de ne pas tirer sur les cavaliers ennemis tant qu'ils n'étaient pas approchés à vingt pas.

## BATAILLE D'IVRY 14 MARS 1590

Les rapports sur cette bataille donnent une impression quelque peu légendaire ; une étude spéciale critique doit encore être réalisée. Bien que de grandes formations de hallebardiers étaient présentes, la bataille a été totalement livrée par des cavaliers, des harquebusiers et des canons. Après que la cavalerie de la Ligue a été vaincue, Henri IV a fait avancer des canons contre l'infanterie. Les Suisses ont alors capitulé tandis que les lansquenets et les Français étaient fauchés.

## BATAILLE SUR LA MONTAGNE BLANCHE 8 NOVEMBRE 1620

Pendant presque trois ans, la guerre de Bohême continua sans jamais aboutir à une grande bataille décisive. Les Bohémiens étaient la force considérablement plus forte; les Moraves, les Silésiens et une grande partie des Autrichiens étaient également de leur côté, et les Hongrois étaient venus les aider. Mais avec leur direction indécise, leur force n'était toujours pas suffisamment grande pour capturer Vienne, et finalement, l'empereur reçut tant d'aide qu'il put prendre l'offensive. Le pape envoya de l'argent, les rois d'Espagne et de Pologne envoyèrent des troupes, et le duc Max de Bavière, en tant que chef de la Ligue, mena personnellement une armée majestueuse.

Néanmoins, il était douteux jusqu'à la dernière minute qu'une bataille décisive ait lieu. Le duc de Bavière insistait pour qu'ils profitent de la grande supériorité numérique des armées combinées de l'empereur et de la Ligue et qu'ils marchent directement sur Prague depuis la Haute-Autriche. Mais le commandant de l'armée impériale, Buquoi, qui jusqu'à ce moment avait mené une manœuvre réussie et une stratégie de guérilla, avait de sérieux doutes sur le fait de risquer une bataille en cette fin de saison. Il aurait préféré se limiter à manœuvrer l'ennemi hors de Basse-Autriche, mais le duc Max a déclaré qu'ils devaient forcer l'ennemi à se battre et à récupérer l'Autriche et la Moravie avant Prague. Buquoi a cédé, mais nous allons voir que cette entreprise audacieuse aurait très facilement pu échouer.

L'armée bohémienne sous le commandement de Christian d'Anhalt cherchait à retarder l'avancée de l'ennemi en prenant des positions avantageuses devant lui, difficiles à attaquer. L'armée alliée était suffisamment résolue pour se déplacer en courbe vers le nord. Dans cette direction, des convois de ravitaillement de Bavière pouvaient également être acheminés à travers les cols de la Forêt bohémienne, et ils réussirent à le faire. Ce n'est qu'à marche forcée que les Bohémiens, lorsqu'ils remarquèrent que le mouvement de l'ennemi était réellement dirigé vers Prague, réussirent

à les intercepter une fois de plus et à prendre une position défensive sur la Montagne Blanche, à environ 2 miles à l'ouest de Prague.

La position était très favorable, avec à droite un terrain de chasse entouré d'un mur, avec un château fort, et à gauche une descente assez raide. Devant leur ligne se trouvait un ruisseau, la Scharka, qui traversait des prairies marécageuses et était impassable pour l'ennemi sauf par un pont.

Lorsque Tilly audacieusement fit traverser le pont aux Bavares et se déployer de l'autre côté face à la position ennemie, les Bohémiens réalisèrent que l'opportunité était à portée de main pour frapper les Bavares et les vaincre avant que les troupes impériales ne puissent traverser la Scharka et venir à leur aide. Deux colonels, Stubenvoll et Schlieck, attirèrent l'attention du Prince Christian sur la situation favorable du moment, et il était enclin à suivre leur conseil. Cependant, le général comte Hohenlohe s'y opposa, soulignant que les Bavares seraient capables, avec des mousquetaires, de tenir le village de Rep, qui se trouvait du côté du pont, suffisamment longtemps pour que le gros de leurs troupes puissent traverser et que, si les Bohémiens attaquaient, ils abandonneraient les avantages de leur position défensive exceptionnelle. Anhalt céda à ces objections et renonça à l'opportunité d'attaquer l'ennemi, qui n'était pas encore déployé, une occasion qui était certainement très prometteuse. Il décida de mener une bataille purement défensive, ou, comme il l'espérait jusqu'à la dernière minute, de faire impressionner l'ennemi avec la force de sa position pour qu'il ne prenne pas le risque d'attaquer. Si cela se produisait vraiment, la campagne était presque certainement gagnée pour les Bohémiens sans bataille.

En fait, Buquoi a constaté qu'il ne pouvait pas négliger suffisamment la position de l'ennemi sur sa crête, qu'il n'était pas connu quel type de tranchées avait été préparé, qu'il était possible qu'ils rencontrent des tirs d'artillerie et de fusil auxquels ses troupes ne pourraient pas résister, et dans ce cas, avec le défilé à leurs arrières, tout serait perdu. Par conséquent, il aurait souhaité manœuvrer l'ennemi hors de sa position par un encerclement depuis le sud.

Mais le duc Max et Tilly, tous deux désireux de batailler, ont finalement eu gain de cause lors du conseil de guerre qui s'est tenu derrière le front de l'armée déjà déployée. « Quiconque veut combattre l'ennemi en bataille ouverte, » a déclaré Tilly plus tard, « ne peut le faire d'aucune autre manière qu'en tournant son visage vers lui et en s'exposant au danger de ses tirs. » Après tout, il était clair que le mouvement d'encerclement était à peine faisable et un retrait de la position déjà prise était hautement dangereux. Tant la supériorité numérique que l'avantage moral étaient sans aucun doute du côté de l'armée catholique. Elle comptait environ 28 000 hommes contre 21 000 Bohémiens et avait continuellement repoussé l'ennemi jusqu'aux murs de Prague. De plus, la nuit précédente, les forces catholiques avaient mené une attaque surprise très réussie contre les Hongrois, ce qui avait considérablement déprimé cette partie de l'armée du roi de Bohême, comptant pas moins de 5 000 hommes, et avait éliminé leur enthousiasme pour la bataille.

Alors que les dirigeants de l'autre côté tenaient encore leur conseil de guerre, les Bohémiens travaillaient dur pour renforcer leur position. Alors qu'ils étaient encore en marche, le prince d'Anhalt, envisageant la situation sur la montagne blanche, avait ordonné de creuser des fossés là-bas. Il avait demandé au roi lui-même, qui s'était hâté d'aller à Prague avant l'armée, de s'occuper de ces travaux. Mais peu avait été fait, puisque l'armée avait épuisé les outils qu'elle transportait et il était d'abord nécessaire de solliciter du gouvernement des *estates* l'approbation de 600 thalers pour l'acquisition de pelles et de pioches. Avec un peu plus d'énergie et d'attention aux devoirs dans cette position et quelques heures de temps, ils auraient pu renforcer la position sur la montagne au point que les préoccupations de Buquoi auraient pu se révéler fondées.

Mais non seulement les retranchements n'avaient pas été suffisamment avancés, mais ils n'avaient également pas su exploiter l'avantage du terrain. Le flanc droit, avec le mur du parc et la pente raide, était naturellement très fort. De ce côté, moins de défenseurs auraient suffi, de sorte que le flanc gauche, plus facilement accessible par une pente douce, aurait pu être renforcé ou une réserve maintenue pour une contre-attaque. Mais l'ensemble de la position était occupé de manière uniforme avec deux échelons, chacun composé d'unités d'infanterie et de cavalerie plutôt petites et alternées avec de très larges intervalles entre elles. Les 5 000 cavaliers hongrois devaient se positionner en partie en réserve et en partie sur le flanc gauche extrême, mais ils ont évité cette

position parce qu'ils la pensaient exposée au feu d'artillerie ennemi, et ils sont tous restés à l'arrière comme un troisième échelon. En raison de l'attaque à laquelle ils avaient été exposés la nuit précédente, leur moral était manifestement ébranlé.

Le jésuite Fitzsimon, qui était présent à la bataille dans l'entourage de Buquoi et dont nous devons un bon rapport sur le combat, a déjà fait remarquer, avec des références savantes à Tite-Live, que la formation des Bohémiens était trop mince. L'espace entre la réserve animalière à droite et la pente du flanc gauche s'élève en réalité à environ une mile et demie, et l'ensemble de l'armée bohémienne n'était pas plus forte que 21 000 hommes. Un commandement très sûr et supérieur, qui tenait les troupes fermement en main, aurait probablement pu compenser cela, comme nous l'avons dit auparavant, en occupant la réserve animalière et le flanc droit de manière plus faible et en retour en maintenant une forte réserve pour intervenir là où cela pourrait devenir nécessaire. Mais Christian d'Anhalt n'était pas un tel commandant. Ce fait était déjà apparent quand il a hésité à attaquer les Bavares lorsqu'ils étaient encore isolés. Même s'il avait été un plus grand homme, pleinement confiant en lui-même, il n'avait pas de contrôle sûr sur ses leaders subalternes et à travers eux sur les troupes.

L'armée catholique n'a pas tiré parti de sa supériorité numérique pour un enveloppement, par exemple, ce qui aurait sans doute été possible sur le flanc gauche des Tchèques, où les Hongrois n'avaient pas pris position. Au lieu de cela, il semble que les attaquants aient formé sur les deux flancs un front encore plus court que celui de leurs adversaires. Ainsi, la profondeur de leur formation était d'autant plus grande. Les troupes impériales et celles de la Ligue ont chacune formé cinq grands carrés de leur infanterie, qui avançaient en damier en deux ou trois lignes, avec la cavalerie à côté ou derrière eux. Ces hommes montés parmi les troupes impériales étaient divisés en escadrons plutôt petits, tandis que ceux de la Ligue étaient regroupés en unités plus grandes.

L'artillerie des deux côtés a tiré pendant le déploiement, mais sans doute sans causer beaucoup de dégâts de part et d'autre. L'artillerie catholique était en position dans la vallée et devait tirer vers le haut, et les Bohémiens n'avaient que six canons plus grands et quelques plus petits.

Bien que, comme nous l'avons vu, les Bavares aient été les premiers à se déployer, néanmoins la première attaque a été menée par les troupes impériales sur le flanc droit. Les Bavares devaient gravir une pente escarpée, mais, contrairement à la croyance de Krebs, cela ne pouvait pas être la raison de leur entrée tardive dans la bataille. S'ils s'étaient formés en même temps que les forces impériales, la pente plus raide n'aurait guère pu les empêcher d'entrer dans le combat quelques minutes plus tard, alors que la plupart des régiments du duc, qui, après tout, était principalement responsable de la décision de combattre, n'ont pas du tout participé au combat, car les forces de l'empereur avaient déjà remporté la bataille. La raison pour laquelle la bataille s'est transformée en une sorte de bataille de flanc est plutôt à chercher dans le fait qu'en tenant compte des divergences d'opinions, une sorte de compromis avait été établi. C'est-à-dire qu'il a d'abord été décidé d'essayer de déterminer par un large affrontement si la position de l'ennemi était aussi forte et bien fortifiée que les dirigeants les plus craintifs le suspectaient. Cet affrontement devait nécessairement être réalisé par le flanc droit, où le terrain était plus visible. Étant donné que la bataille s'est immédiatement développée à partir de cette première manœuvre et a également été décidée très rapidement, il est arrivé que la portion de l'armée catholique qui s'était déployée en premier et qui était la plus avide de combat n'ait presque rien à faire.

Cette idée, qu'ils n'étaient pas encore complètement engagés à se battre, a peut-être également contribué au type de formation très profonde. Ils ne voulaient pas engager trop d'hommes lors de la première approche mais souhaitaient conserver de fortes réserves.

Lorsque l'armée impériale, marchant rapidement sur la douce pente, s'approcha du flanc gauche des Bohémiens, elle fut d'abord opposée par les divers régiments de cavalerie. Mais après un peu de mouvement d'avant en arrière, les unités de cavalerie furent contraintes de céder face à la supériorité numérique des attaquants. Ensuite, le régiment d'infanterie du comte Thurn entra également en action, mais il ne tira ses mousquets qu'à une distance de 300 à 400 pas avant de faire demi-tour et de s'enfuir. Dans son rapport de bataille, le commandant suprême ne vit dans cette conduite que de la lâcheté, mais les historiens ont expliqué cette conduite misérable en soulignant la

négligence antérieure, le manque de paiement et l'attitude désastreuse des troupes qui en résultait. Mais la situation était sans doute encore quelque peu différente. Nous avons vu que les Bohémiens formaient un échelon très mince ; les unités individuelles étaient peu profondes et disposées à de larges intervalles. Une telle formation permet un mouvement et une coopération très libres entre les différentes unités en fonction des circonstances. Mais ces circonstances doivent être reconnues et exploitées ; en d'autres termes, une telle formation fine nécessite un leadership complètement certain et supérieur, tant dans le commandant suprême que dans les régiments individuels. Mais nous ne trouvons rien de tout cela. Nous avons déjà vu que la formation était uniforme partout sans véritable adaptation au terrain. Maintenant, nous voyons que seule la partie du régiment de Thurn qui se trouvait dans le premier échelon avança, et cette avancée se produisit à un moment où la cavalerie voisine était déjà en train de céder. Ni le deuxième échelon ni les Hongrois qui se retenaient dans le troisième échelon ne furent avancés en même temps. Par conséquent, alors que le premier échelon du régiment de Thurn avançait, il entra en conflit avec une infanterie et une cavalerie bien plus fortes. Il n'est pas surprenant que les hommes s'arrêtent là et se retournent. Pourquoi ont-ils été conduits en avant sans d'abord permettre à l'ennemi d'entrer dans la portée du feu de mousquet qui aurait pu être dirigé depuis la position avec une pleine efficacité et seulement ensuite, avec la cavalerie à proximité, faire leur contre-attaque ? La réussite d'une telle contre-attaque est douteuse, compte tenu de la supériorité numérique des troupes impériales, puisque les deux unités d'infanterie avancées étaient bien sûr suivies de trois unités supplémentaires et également de squadrons de cavalerie. Néanmoins, l'avancée d'un régiment isolé sans d'abord exploiter l'avantage de la position défensive et du feu défensif signifiait demander trop aux troupes et ne pouvait pas réussir même avec la plus grande bravoure. Il est assez surprenant que les troupes du deuxième échelon, y compris le reste du régiment de Thurn, ne se soient pas immédiatement joints à la fuite mais aient tenu bon tandis que le premier échelon courait à l'arrière à travers les intervalles.

Une courageuse unité montée commandée par le chrétien de vingt et un ans d'Anhalt, fils du commandant, réussit malgré tout à remporter une victoire surprenante en effectuant une avancée audacieuse depuis le deuxième échelon. Le premier échelon des troupes impériales avait probablement sombré dans un certain désordre lors de son avancée et était engagé par la cavalerie bohémienne. Lorsque Christian les attaqua soudainement, il repoussa la cavalerie qu'il rencontra et brisa également un carré d'infanterie tout en en abattant partiellement avec ses sabres. Quelques autres unités le suivirent, et les Hongrois du troisième échelon avancèrent également. Mais la masse ennemie était trop forte. Tilly envoya la cavalerie de l'armée de la Ligue en soutien, et elle submergea rapidement les cavaliers d'Anhalt. Les Hongrois n'engagèrent même pas une véritable attaque. Confrontés à l'avancée continue des troupes catholiques, dans laquelle les Polonais se distinguèrent également, un régiment après l'autre des Bohémiens prit la fuite ou se dirigea vers la réserve animale sur le flanc droit, où ils furent attaqués simultanément de tous côtés et furent bientôt abattus.

La bataille, qui a commencé à midi, n'a duré pas plus d'une heure et demie ou deux heures. Une grande partie des troupes bavaoises, qui se trouvaient sur le flanc gauche, n'avait presque pas eu besoin de se battre.

Nous avons des informations sur la formation des deux armées non seulement grâce aux différents récits des participants, mais aussi grâce aux croquis inclus dans le rapport de campagne officiel bavarois, le "Journal" (imprimé à Munich en 1621 par Raphael Sadeler), et dans le rapport des comptes du prince Christian au roi Frédéric (dans les "Archives patriotiques," 1787).

Le "Journal" a l'infanterie des deux côtés disposée en carrés et ne fait qu'une seule distinction entre eux, à savoir qu'avec les Catholiques, les carrés étaient entourés de tireurs d'élite de tous les côtés, y compris à l'arrière, tandis que du côté bohémien, les tireurs d'élite étaient utilisés partiellement autour des carrés et partiellement dans de longues ailes en saillie sur les unités de piquiers.

La cavalerie des catholiques était correctement formée en escadrons beaucoup plus grands dans les troupes de la Ligue que parmi les forces impériales.



Dans le croquis accompagnant le rapport d'Anhalt, les troupes bohémiennes, à la fois d'infanterie et de cavalerie, sont en formation peu profonde, mais l'agencement des tireurs d'élite et des haliebardiens les uns par rapport aux autres n'est pas indiqué. Le croquis bavarois des Bohémiens est probablement une fantaisie ; ils avaient entendu parler des ailes de tireurs d'élite et ont basé leur croquis là-dessus, mais ils n'étaient pas familiers avec le point principal, la formation peu profonde, sur lequel nous ne pouvons avoir aucun doute en raison du croquis fourni par le commandant.

Mais pourquoi Christian a-t-il eu l'idée de laisser de si grands intervalles entre ses unités superficielles individuelles ? Le croquis donne l'impression que la formation a été élaborée en ayant d'abord toutes les troupes (excepté les Hongrois) disposées en un seul échelon, puis en faisant avancer chaque autre unité de 300 pieds, de sorte que les intervalles du premier échelon correspondaient exactement à la largeur frontale des unités superficielles du deuxième échelon. Au moment du contact avec le front ennemi, chaque unité du premier échelon aurait donc immédiatement été enveloppée sur les deux flancs, à moins que le deuxième échelon ne se soit précipité en avant pour combler les intervalles. Dans cette formation, la cavalerie ennemie aurait été particulièrement dangereuse pour l'infanterie bohémienne. L'explication réside probablement dans le fait que l'ennemi, comme le savait Christian, ne formait pas un front continu mais avançait en unités profondes avec de grands intervalles. Christian a donc peut-être compté sur le fait que partout où il y avait une menace d'enveloppement, le deuxième échelon était suffisamment proche pour se précipiter en soutien et que les larges intervalles assuraient à chaque unité individuelle la plus grande liberté d'action.

Néanmoins, nous pouvons poser la question de savoir si les larges intervalles, qui isolaient les unités, n'ont pas porté une part significative de responsabilité dans la défaite. Si les troupes bohémiennes, au lieu de se former lâchement en deux échelons, s'étaient seulement formées en un seul échelon fermé, avaient attendu l'attaque, avaient amené le tir le plus efficace possible, et au moment final avaient effectué la contre-attaque de la manière la plus uniforme possible avec toute la ligne (bien sûr, les Hongrois demeuraient encore comme deuxième échelon ou réserve), elles auraient probablement eu de meilleures chances de victoire. Est-il possible qu'une réminiscence classique, le malheureux et toujours hanté fantôme, l'utilisation des intervalles de la légion romaine (la formation en damier de Lipsius telle que décrite par Tite-Live, 8:8) ait joué un rôle ici ? Quoi qu'il en soit, la période suivante est passée à des fronts fermés.

Dans un mémorandum concernant les défauts de l'armée bohémienne, probablement écrit par Christian d'Anhalt lui-même (imprimé dans les Archives patriotiques, 7[1787]: 121), il y a des plaintes selon lesquelles de nombreux officiers n'étaient pas assez compétents pour cette organisation et avaient méprisé la méthode de combat néerlandaise, qu'ils ne comprenaient pas. Maintenant, si Christian a vraiment compris et appliqué la méthode néerlandaise de la manière que nous avons entendue et à laquelle nous sommes amenés à croire par son propre croquis, nous ne pouvons pas juger trop sévèrement les anciens guerriers qui ont rejeté cette méthode. En tant que général, Christian n'était évidemment pas moins en faute que tous les autres, et quand il se plaint à la page 119 d'avoir trop peu de colonels parce que les généraux prenaient les nominations des colonels pour eux-mêmes, cela a peut-être été le cas, mais cela reflète encore le manque de fermeté du commandant.

Un nombre remarquablement élevé de peuples a pris part à cette bataille. Combattant du côté bohémien, il y avait des Bohémiens, des Autrichiens, des Hongrois et des Néerlandais ; le côté catholique était composé de Allemands, Espagnols, Italiens, Wallons et Polonais.

## BATAILLE DE BREITENFELD 17 SEPTEMBRE 1631

Ce n'est qu'environ quinze mois après le débarquement de Gustave Adolphe sur la côte poméranienne que les choses en sont venues à une bataille décisive en Saxe entre lui et Tilly, le commandant des forces combinées de l'empereur et de la Ligue. L'empereur n'avait pas pu, dès le départ, envoyer une force suffisante contre le roi suédois. Bien qu'avec la Ligue, il disposât d'un

nombre très important de troupes - un membre du conseil d'État suédois avait averti qu'il y avait pas moins de 150 000 hommes - néanmoins, pour conserver la possession des innombrables places fortifiées qui avaient été capturées jusqu'à ce point de la guerre, ces hommes étaient dispersés. De plus, l'empereur était engagé en Italie dans une lutte avec la France pour le duché de Mantoue. Des contre-préparatifs hâtifs, cependant, étaient empêchés par le fait que l'empereur venait juste de se laisser persuader par les électeurs et la Ligue de renvoyer Wallenstein. En septembre, deux mois après que Gustave Adolphe soit apparu sur le sol allemand, l'empereur notifia à Wallenstein son renvoi.

Gustave II Adolphe avait donc le temps de conquérir successivement les forteresses poméranienes et mendoises, souvent seulement après une résistance obstinée, et aussi, par le biais de négociations politiques, de gagner des alliés parmi les princes protestants. En février 1631, pour la première fois, il se trouva face à Tilly, près de Francfort-sur-l'Oder, mais aucun des commandants ne cherchait le combat. Par des marches rapides d'un point à un autre, Gustave II Adolphe parvint d'abord à capturer Demmin sur son flanc droit, puis Francfort et Landsberg sur son flanc gauche avant que Tilly ne puisse venir en aide à ces lieux. Mais Tilly eut un succès stupéfiant le 20 mai lorsqu'il s'empara de Magdebourg, qui avait déclaré pour les Suédois. Néanmoins, les deux adversaires ne convergèrent toujours pas directement l'un vers l'autre. Gustave II Adolphe attendait l'arrivée de renforts et le rapprochement avec les électeurs de Brandebourg et de Saxe. Tilly croyait qu'il ne pouvait pas forcer le roi suédois à combattre au milieu des endroits fortifiés qu'il détenait déjà, et il se contentait de réprimer les mouvements en Allemagne centrale en faveur des Suédois. Ce n'est que lorsque Tilly s'était avancé dans la Saxe et que l'électeur Jean-Georges s'était allié avec les Suédois et ses troupes que la bataille se développa, à environ 8 kilomètres au nord de Leipzig.

Selon les sources, Gustave II Adolphe était encore maintenant opposé au défi de faire bataille et n'a accédé qu'à l'exhortation de l'électeur, qui ne voulait pas voir son pays devenir le théâtre d'une guerre d'usure. Si cela était vrai, cela n'aurait pas renforcé la réputation du roi suédois en termes d'analyse stratégique. Il ne pouvait guère s'attendre à d'autres renforts et nous ne pouvons pas voir par quelles diversions il aurait pu encore gagner quelque chose d'important contre Tilly. Tilly, en revanche, attendait encore d'importants renforts venant de l'Allemagne du Sud, et ils étaient déjà arrivés sous Aldringer dans les environs de Jena et pouvaient donc être présents dans quelques jours. Tilly aurait probablement facilement pu prendre position derrière l'Elster, ce qui aurait pu retarder l'ennemi suffisamment longtemps. Pour cette raison, il n'était soi-disant pas sans hésitation, mais la confiance de ses généraux et de ses troupes, qui étaient habitués à la victoire, plaidaient en faveur de la bataille que l'ennemi semblait vouloir offrir sur la plaine ouverte de Leipzig. Qu'est-ce qui aurait pu persuader Gustave II Adolphe d'éviter à nouveau la bataille ? Avec de tels retards, il ne pouvait que perdre la Saxe et avec elle tout le reste, mais il ne pouvait rien gagner d'autre. Si nous analysons soigneusement les mots qu'il a lui-même utilisés pour faire rapport à la maison concernant le conseil de guerre décisif tenu à Düben le 15 septembre, nous voyons qu'il ne dit en réalité pas qu'il est opposé à la bataille, mais seulement qu'il a présenté des raisons qui plaident contre. En d'autres termes, en tant que sage homme politique, il ne voulait pas apparaître comme celui qui insistait sur la bataille, mais attribuer ce rôle à l'électeur, qui avait le plus grand intérêt à épargner son pays de cette manière des ravages de la guerre. De cette manière, on pouvait avoir d'autant plus confiance dans la bonne volonté des Saxons lors de la bataille, et si les choses tournaient mal, ils supporteraient la responsabilité.

La force de l'armée suédo-saxonne est estimée à environ 39 000 hommes et celle de l'empereur et de la Ligue à 36 000. Par conséquent, la première était légèrement plus forte; sa cavalerie était plus forte de 2 000 hommes (13 000 contre 11 000), et elle disposait de 75 canons contre seulement 26 du côté ennemi. Tilly pouvait cependant espérer que son infériorité numérique serait compensée par la qualité de ses troupes, auxquelles les 16 000 Saxons, pour la plupart des troupes récemment levées, ne pouvaient pas faire face.

En sortant de Leipzig, Tilly fit arrêter son armée sur la plaine ouverte et prendre position sur une petite éminence à droite du village de Breitenfeld, à environ 2 kilomètres en arrière du cours d'eau Lober, qui s'étend devant eux. Aujourd'hui, ce cours d'eau est un ruisseau très insignifiant,

mais à cette époque, selon les rapports, il devait être difficile à traverser. Cette formation n'avait pas de limites naturelles, rien sur quoi reposer les flancs, ni à droite ni à gauche, mais en raison de la profondeur des grandes unités d'infanterie, les terzios, qui assuraient leur propre protection des flancs, de tels obstacles naturels n'étaient pas nécessaires.

L'armée alliée semble s'être avancée sur la plaine de niveau déjà déployée sur un large front tout en étant encore loin, et lorsque elle est entrée en vue de la position ennemie, elle s'est dirigée vers la droite, alors que des troupes d'avant-garde skirmishaient entre les deux lignes de bataille. Le roi et le maréchal de campagne Horn s'accordent dans leurs rapports à dire que la raison de ce mouvement vers la droite était de priver l'ennemi des avantages du soleil et du vent. Ce point n'est pas immédiatement clair ; bien que les avantages du soleil et du vent soient des vieilles notions dans le marché des théoriciens depuis l'époque de Végèce, Frundsberg prétend n'en avoir jamais entendu parler. L'avant d'une formation de bataille est déterminé par des facteurs complètement différents et plus importants, et entreprendre de changer un front déjà déployé est extrêmement difficile. "Tenter un changement significatif de direction en bataille," écrivait Jean de Nassau, "est très dangereux ; c'est une demi-fuite qui offre à l'ennemi l'occasion d'une attaque de flanc." Gustave Adolphe dit également expressément que le mouvement de décalage n'a pas réussi car il était nécessaire de franchir un obstacle difficile, à savoir le cours d'eau Lober, à la vue de l'ennemi. Cependant, le résultat du mouvement vers la droite fut que les deux lignes de bataille ne se rencontrèrent pas de front, mais que les alliés s'étendirent au-delà du flanc gauche de Tilly. Ils ne s'étendirent pas seulement physiquement au-delà de lui, mais ils le dépassèrent également d'autant plus potentiellement, puisque Tilly avait toute sa masse d'infanterie, à l'exception d'un régiment, celui de Holstein, non pas au centre de sa ligne mais à droite du centre, avec douze (onzième) régiments de cavalerie sur la gauche et seulement six sur la droite. Par conséquent, Gustave Adolphe avec l'armée suédoise rencontra presque rien d'autre que de la cavalerie, et celle-ci devait être déployée très mince, c'est-à-dire avec des intervalles considérables, puisque la longueur de la ligne de bataille entière est donnée comme étant de plus de 2 1/4 miles, de sorte qu'en moyenne il n'y avait pas plus de cinq hommes par pas. Il devait également y avoir de grands intervalles entre les terzios d'infanterie profonds et massifs, qui étaient formés en ligne.

Tilly aurait peut-être pu attaquer tandis que les alliés traversaient encore le ruisseau Lober (une situation similaire à celle d'Anhalt sur la Montagne Blanche), mais il ne l'a pas fait, probablement pour permettre à son artillerie de tirer d'abord sur l'ennemi pendant qu'il s'occupait de son déploiement. Pendant ce temps, le flanquement de son flanc gauche est devenu apparent. Pour y faire face, Pappenheim, qui commandait sur ce flanc, s'est déplacé vers la gauche, ouvrant ainsi une brèche entre le flanc gauche, la cavalerie et le régiment de Holstein, et le flanc droit. Alors que les deux côtés cherchaient à se flanquer mutuellement, le combat a éclaté là. Pappenheim a étendu sa ligne de bataille individuelle si loin autour du flanc de l'ennemi que le deuxième échelon suédois a pu avancer directement contre lui.

Le corps principal de l'armée de Tilly ne pouvait pas rester passivement en regardant ce combat, d'autant plus que l'artillerie suédoise-saxonne était maintenant en action et, étant beaucoup plus nombreuse que celle de l'armée impériale, son effet était plus grand. Tilly a donc également mis son flanc droit et surtout la totalité de sa masse d'infanterie en mouvement. Il avait formé quatre grandes unités, qui avançaient maintenant côte à côte et, avec la cavalerie, repoussaient les Saxons. Comment les Saxons auraient-ils pu résister à cette attaque, puisque non seulement les unités aguerries s'en prenaient à des recrues, mais elles avaient également une grande supériorité numérique ? Étant donné qu'une large brèche s'était formée entre le flanc de Pappenheim et le flanc droit, qui était commandé par Tilly lui-même, le corps principal de l'armée suédoise sur la ligne n'avait pratiquement pas d'ennemi en face de lui. Il est également possible que, alors que les alliés se déplaçaient vers la droite, un intervalle se soit développé entre les Suédois et les Saxons. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles les rapports suédois, afin de contrer d'éventuelles reproches, soulignent si fortement que par le déplacement vers la droite, ils avaient voulu priver l'ennemi des avantages du soleil et du vent.

En raison du mouvement à gauche des cavaliers de Pappenheim et du rejet des Saxons, l'armée suédoise était enveloppée simultanément sur les deux flancs. En effet, un régiment de cavalerie sous Fürstenberg a contourné l'arrière des Suédois. Comme presque 15 000 Saxons avaient été chassés du champ de bataille, Tilly avait désormais un avantage numérique de presque 36 000 contre à peine 25 000. Mais la plus grande flexibilité tactique des Suédois et le leadership supérieur et décisif du roi lui-même et de ses généraux compensaient la différence.

Même avant la défaite des Saxons et le bouclage des Suédois de ce côté, les cavaliers de Pappenheim furent repoussés. La cavalerie suédoise, dans sa coopération étroite avec les mousquetaires, a prouvé qu'elle était tactiquement supérieure aux troupes montées impériales. Ils ont permis à la cavalerie ennemie de s'approcher de près ; puis, elle a été accueillie par les mousquetaires avec une salve, et la cavalerie suédoise a chargé et l'a repoussée. Même les cavaliers de Fürstenberg, qui s'étaient déplacés derrière les Suédois, ont été attaqués, battus et détruits par des troupes du deuxième échelon suédois, qui se sont retournées.

Le point décisif, cependant, se trouvait sur le flanc gauche des Suédois, où les quatre grandes unités d'infanterie impériale tenaient maintenant la position d'où elles avaient chassé les Saxons. Comment les Suédois étaient-ils censés résister si ces masses, avec leur cavalerie, se tournaient vers la gauche et attaquaient le flanc exposé ? Dès qu'il a été constaté que les Saxons abandonnaient le champ de bataille, Gustave Adolphe forma un flanc défensif avec deux brigades d'infanterie du deuxième échelon, fit également avancer un régiment de cavalerie 206 La période des guerres de religion de l'autre flanc en soutien, et attaqua la cavalerie ennemie, qui ici n'avait que six régiments, ou, si nous soustrayons le régiment qui se déplaçait derrière les Suédois, seulement cinq régiments. Cette attaque a été réalisée avec une coopération étroite entre la cavalerie et les mousquetaires, comme de l'autre flanc, et la cavalerie de Tilly a été battue et chassée du champ de bataille. Cela s'était déjà produit et était terminé avant que l'infanterie impériale *terzios* ne se soit réassemblée et n'ait retrouvé sa formation après la poursuite des Saxons et avant qu'elle ne se soit orientée dans la nouvelle direction. En fait, l'un des *terzios* s'était déplacé si loin que le grand nuage de poussière soulevé l'empêchait de voir ce qui se passait. En attendant des ordres supplémentaires, il est resté hors d'action et n'a pas participé davantage à la bataille. Mais les trois autres unités, abandonnées par leur propre cavalerie et attaquées et menacées par les Suédois sur plusieurs côtés, se trouvaient incapables d'appliquer leur véritable force, l'attaque par tempête. On pourrait penser qu'avec leur force gigantesque, elles auraient pu chasser les cavaliers ennemis en se soutenant mutuellement puis passer à l'attaque. Mais cela ne s'est pas produit. Les cavaliers suédois, menés avec une détermination sans faille, ont dû continuer à se déplacer simultanément de divers côtés, de sorte que les *terzios* durent mener une bataille purement défensive. Si j'ai dit plus haut que Tilly enveloppait les deux flancs des Suédois, nous devons maintenant réexaminer cette affirmation. L'enveloppement du flanc droit a déjà été repoussé avant que la menace sur le flanc gauche n'émerge, et ce dernier, à son tour, a été levé lorsque les Suédois s'y sont opposés de manière agressive. La cavalerie a en quelque sorte immobilisé les *terzios*, et maintenant les mousquetaires se sont également avancés, en particulier l'artillerie légère suédoise, qui a libéré sa grêle de tirs contre les masses épaisses, où aucun coup ne pouvait manquer. Encore une fois, cette situation rappelle Cannes, sauf que l'efficacité accrue des armes à missile a considérablement facilité le travail de destruction des unités entourées par les Suédois.

Gustav Adolphe a écrit plus tard que seules trois de ses sept brigades d'infanterie avaient réellement combattu dans la bataille. Celles-ci étaient principalement les deux brigades qui ont combattu contre les *terzios* de Tilly et l'infanterie qui a participé à repousser les troupes de Pappenheim et à détruire la cavalerie de Fürstenberg.

Les cavaliers de Pappenheim, bien qu'ils soient beaucoup plus nombreux, peut-être 7 000 contre 4 000, n'avaient néanmoins rien accompli car les cavaliers suédois travaillaient en étroite collaboration avec leurs fantassins et bénéficiaient du soutien efficace des mousquetaires. Pappenheim n'était pas complètement vaincu ; il rapporte qu'il a rassemblé ses hommes mais n'a pas pu les mener à nouveau au combat, et le lendemain "sous le plus brillant soleil, il les a retirés face à l'ennemi." Au contraire, sur l'autre flanc, la cavalerie impériale était en minorité, pas tout à fait 4

000 contre au moins 5 000 cavaliers suédois, qui étaient également renforcés par deux régiments saxons qui avaient tenu. L'infanterie impériale, avec son contingent faible de mousquetaires et pas encore prête à attaquer, offrait peu de soutien. Ainsi, les différentes armes de combat, puisqu'elles n'ont pas réussi à atteindre une coopération tactique, ont été dépassées individuellement par les forces combinées de l'ennemi, d'abord la cavalerie puis l'infanterie.

Tilly, qui avait été blessé plusieurs fois et sauvé seulement avec difficulté, s'était engagé dans le retrait vers Halle, probablement derrière la ligne des Suédois. Il était peut-être avec les cavaliers de Fürstenberg, qui avaient été décimés à l'arrière des Suédois. Pappenheim et le quatrième *tercio*, celui qui n'avait plus combattu lors du deuxième acte de la bataille, avaient d'abord pris la route vers Leipzig et ne s'étaient retrouvés avec Tilly que le lendemain. Puisque Tilly avait encore un nombre considérable d'unités militaires dans le nord-ouest de l'Allemagne, ce retrait excentrique avait été envisagé dès le départ en cas de résultat défavorable de la bataille. De la même manière, dans sa fuite, l'électeur de Saxe n'avait également pas pris la route vers l'arrière en direction de Düben, mais s'était dirigé vers le flanc en direction d'Eilenburg.

L'infanterie capturée de Tilly est immédiatement passée au service des Suédois, si bien que leur armée était plus forte après la bataille qu'avant.

## BATAILLE DE LÜTZEN 16 NOVEMBRE 1632

Wallenstein avait pénétré en Saxe et capturé Leipzig. Gustave II Adolphe était venu du sud de l'Allemagne pour le chasser. Wallenstein avait été renforcé à tel point par Pappenheim, qui avait marché sur une longue distance depuis Maastricht, que Gustave II Adolphe ne pouvait pas risquer de l'attaquer immédiatement, et les renforts sur lesquels il pouvait encore compter, un corps lünebourgeois-saxon sous le duc Georg, se trouvaient de l'autre côté de l'Elbe près de Torgau, de sorte que Wallenstein était entre les deux armées ennemies. Gustave II Adolphe a pris une position fortifiée au nord de Naumburg sur la Saale, qu'il a si bien développée que Wallenstein, malgré sa supériorité numérique, ne pouvait pas risquer de l'attaquer. Pendant quelques jours, les deux armées se sont fait face et ont beaucoup souffert des durs temps de novembre. Finalement, Wallenstein a décidé de déplacer ses troupes en quartiers d'hiver dans les villes saxonnes, et dès que Gustave II Adolphe a pris conscience de cela, il a pris l'offensive dans l'espoir de rejoindre le duc Georg ou de vaincre les forces impériales avant qu'elles ne se soient rassemblées. Wallenstein a retenu l'avancée des Suédois en utilisant des troupes légères et a très habilement pris position de manière à pouvoir espérer livrer une bataille défensive favorable. Cette position ne se trouvait pas directement sur la route de marche des Suédois mais tournait son flanc droit vers cette route. Ce flanc, cependant, qui reposait sur la petite ville de Lützen et sur des prairies humides difficiles à traverser, était imprenable. Les Suédois, donc, pour établir le contact avec les troupes impériales, devaient faire un grand détour et ainsi perdre du temps, ce qui non seulement aidait à l'assemblage ultérieur des forces impériales mais était également utilisé pour renforcer encore plus la position, déjà protégée par de solides obstacles frontaux. Lorsque Gustave II Adolphe apprit, le premier jour de son avance (15 novembre), que l'ennemi était en position juste devant lui, il se tourna vers lui afin d'attaquer très tôt le lendemain matin. Il avait lui-même 16 300 hommes, dont 5 100 cavaliers et 60 canons, parmi lesquels se trouvaient des pièces d'artillerie légères, contre lesquelles Wallenstein ne pouvait d'abord employer que 12 000 hommes, dont 4 000 cavaliers, avec 21 canons lourds et un nombre incertain de canons légers. Mais un brouillard qui empêchait toute visibilité retarda l'attaque des Suédois jusqu'à dix heures du matin. À midi, 1 400 cavaliers supplémentaires rejoignirent les forces impériales ; entre deux et trois heures, 1 500 fantassins arrivèrent, si bien qu'il y avait maintenant au total 14 900 hommes se battant contre 16 300.

Les comptes plus anciens décrivent les troupes impériales à Lützen se battant toujours dans des formations aussi délicates que celles de l'armée de Tilly à Breitenfeld. Mais cela n'est pas correct. Wallenstein avait déjà abandonné la formation rectangulaire et avait ordonné une formation avec une profondeur de dix rangs pour l'infanterie. Il avait également intégré les canons de régiment légers et avait assigné des tireurs d'élite à la cavalerie. Néanmoins, l'armée suédoise demeurait

qualitativement supérieure : elle disposait du mousquet léger sans fourche, avait une formation de seulement six rangs de profondeur, et bénéficiait de l'avantage de chaque armée vétéran contre une armée nouvellement formée.

Finalement, malgré la position forte des forces de l'empereur, la supériorité numérique et qualitative des Suédois a pris le dessus. Bien que le centre d'infanterie de Wallenstein soit resté invaincu, sa cavalerie était tellement secouée qu'il n'a pas osé poursuivre la bataille le lendemain, et ce, malgré l'arrivée de 4 000 hommes de l'infanterie de Pappenheim dans la soirée du jour de la bataille, lorsque l'obscurité était déjà tombée, ce qui lui aurait donné une supériorité numérique non négligeable. Si cette infanterie était arrivée quelques heures plus tôt, elle aurait pu changer le cours de la journée en faveur de l'armée impériale. Il semble également pas entièrement impossible que Wallenstein, d'un point de vue purement tactique, aurait même pu reprendre la bataille le lendemain et tenir bon, du moins défensivement. Les Suédois, eux aussi, s'étaient quelque peu retirés pendant la nuit, mais ils attendaient bien sûr encore l'arrivée du corps de Lüneburg-Saxe de Torgau, et c'était le point décisif, si bien que Wallenstein renonça au conflit et évacua la Saxe.

Les érudits ont affirmé qu'il est incompréhensible pourquoi Wallenstein, compte tenu de la proximité de l'armée suédoise, avait fait mettre ses troupes en quartiers d'hiver. Mais il était impossible de les faire camper en plein air plus longtemps dans le très sévère temps de novembre. Les mercenaires auraient déserté. Il était obligé soit d'aller en quartiers, soit d'évacuer la Saxe sans bataille et d'imposer l'entretien des troupes au pays impérial de Bohême. Le danger d'une attaque soudaine a été éliminé par la vigilance ; et les ennemis, bien sûr, n'étaient pas rassemblés. Enfin, Gustave II Adrien lui-même n'était en aucun cas certain de succès, et l'issue de la bataille oscillait. Wallenstein aurait pensé de manière très étroite d'esprit s'il avait sacrifié la Saxe dès le départ pour éviter le risque d'une bataille possible, et s'il avait eu l'intention de se retirer vers la Bohême.

La position de flanc qu'il a choisie semble très inhabituelle, bien que, comme nous l'avons vu, elle lui ait donné de grands avantages tactiques. En cas de véritable défaite, elle l'a bloqué en Bohême et n'a laissé ouverte qu'une retraite vers le Nord-Ouest de l'Allemagne. Le fait qu'il ait pris ce risque doit être considéré comme un acte fort et un témoignage de son audace stratégique.

On peut dire de cette bataille presque plus définitivement que des autres batailles qu'elle a été fortement gouvernée par le hasard. Bien sûr, Gustave Adolphe avait l'intention d'attaquer les forces impériales dès l'aube. Si cela avait été fait, il aurait été assuré d'une victoire éclatante. Mais le brouillard a retardé l'attaque suédoise, et pendant ce temps, non seulement les forces impériales ont renforcé leur position par des fouilles intensives, mais des renforts approchaient également qui allaient établir une situation d'égalité numérique presque parfaite. D'autre part, les derniers renforts, les 4 000 hommes de l'infanterie de Pappenheim, qui auraient donné à Wallenstein la supériorité numérique, ont été en retard dans leur marche depuis Halle (environ 30 kilomètres), bien qu'ils aient déjà été alertés la nuit précédente, avec pour résultat qu'ils ne sont pas arrivés avant la tombée de la nuit, lorsque le combat était terminé. Et enfin, même si les Suédois ont été victorieux, leur triomphe a néanmoins été tempéré par la mort du roi.

Au moment de la bataille, le corps principal des Saxons se trouvait en Silésie sous Arnim ; deux corps opéraient contre lui, dirigés par Maradas et Gallas. Une force supplémentaire considérable du parti catholique était encore disponible pour l'électeur de Bavière. Bien qu'il s'agisse d'une bataille principale, Lützen a néanmoins été combattue avec seulement des portions des deux forces et, sur une base absolue, avec un nombre de troupes très réduit.

## BATAILLE DE NÖRDLINGEN 27 AOÛT / 6 SEPTEMBRE 1634

En 1634, après l'assassinat de Wallenstein, l'armée impériale-bavaroise, sous le commandement du prince héritier Ferdinand et la direction du général comte Gallas, se tourna vers la Bavière et assiégea la ville de Ratisbonne. Afin de soulager la ville, Bernhard, venant de la Haute-Palatinat, rejoignit les forces au sud du Danube avec Horn, qui venait du lac de Constance. Il est surprenant que Bernhard ait laissé un corps derrière lui pour le siège de Forchheim, tandis que Horn avait laissé des forces au lac de Constance et dans le Breisgau, de sorte que l'armée combinée

semblait trop faible pour une attaque directe contre les assaillants de Ratisbonne. Alors qu'ils se préparaient maintenant au siège et à la capture de Freising, Moosburg et Landshut, Ratisbonne tomba finalement.

Après ce succès, l'armée impériale se divisa, et Ferdinand marcha vers la Bohême, qui était menacée par un corps suédois avec les Saxons, tandis que l'armée de la Ligue bavaroise avait l'intention d'attendre à Ingolstadt l'arrivée d'une grande armée espagnole de soutien qui se dirigeait vers le Tyrol. Bernhard et Horn, au lieu de se déplacer directement contre les Bavaois comme on aurait pu s'y attendre, afin de les vaincre avant l'arrivée des Espagnols, divisèrent également leurs forces et permirent à leurs troupes de se reposer. Lorsque les Saxons se retirèrent de Bohême, Ferdinand put se retourner à nouveau, unir ses forces une fois de plus avec les Bavaois, capturer Donauwörth, et concentrer son attention sur le siège de Nördlingen. Les Suédois allaient-ils aussi laisser cette importante ville protestante tomber entre les mains des Catholiques ?

Bernhard, qui à Ratisbonne avait déjà plaidé pour une tentative de soulager la ville, demanda maintenant, bien qu'il ne nie pas la supériorité de l'ennemi, qu'ils doivent insister pour un combat. Horn s'y opposa, et en fait, aucune décision d'attaquer directement l'armée assiégeant Nördlingen ne fut jamais prise. Après avoir attendu des renforts dans un camp à Bopfingen, à seulement 10 kilomètres à l'ouest de Nördlingen, ils décidèrent de pressurer les assiégeants de plus près et de prendre position sur la route Ulm-Nördlingen, ce qui faciliterait en même temps le mouvement des rations vers les Suédois en provenance d'Ulm et du Wurtemberg tout en coupant les approvisionnements de l'armée impériale sur la route de Donauwörth. La marche, d'une distance de près de 10 miles, se faisait en arc depuis la position à Bopfingen, directement vers l'ouest de Nördlingen, jusqu'à un promontoire au sud-ouest de la ville, l'Arnsberg. Il semble que Bernhard, qui commandait le point, s'est rapproché un peu plus de la ville que Horn ne l'avait prévu, car ce n'est qu'à une telle proximité que l'effet escompté, la pression sur la route d'approvisionnement de l'armée impériale, pouvait être accompli. Mais le chemin à suivre depuis Bopfingen passait par un défilé difficile et une forêt, et avant que les troupes de Horn, qui suivaient celles de Bernhard, n'aient surmonté ces obstacles, les troupes impériales avaient occupé une hauteur, l'Allbuch, qui aurait fait partie de la position des alliés et devait former son flanc droit. Pendant le combat pour cette hauteur, l'obscurité est tombée. Le lendemain matin, Horn tenta avec toutes ses forces de prendre d'assaut l'Allbuch, tandis que sur son flanc, le flanc gauche, Bernhard menait seulement une opération de maintien. Mais tout le courage des Suédois ne servit à rien contre la grande supériorité de l'ennemi. Car si les alliés avaient enfin rassemblé la plus grande partie du corps qu'ils avaient précédemment laissée devant Forchheim et dans le sud de l'Allemagne, les troupes de l'empereur avaient, entre-temps, été rejointes par les tant attendus Espagnols. Il semble que leur supériorité numérique se montait à presque 40,000 contre 25,000.

Lorsque le Maréchal de Camp Horn comprit qu'il n'était capable ni de capturer l'Allbuch ni de maintenir le combat jusqu'au soir, vers midi, couvert par une avance de cavalerie, il entreprit le retrait, tandis que Bernhard tenait toujours sa colline. Mais maintenant, c'était au tour des forces impériales d'attaquer. Les troupes de Bernhard durent également céder, et elles traversèrent les troupes en retraite de Horn, puisque la route d'Ulm se trouvait directement derrière le flanc gauche et que les troupes de Horn, bien sûr, n'avaient jamais atteint leur position assignée mais avaient combattu avec leur arrière contre cette route, c'est-à-dire formant un crochet avec les unités de Bernhard. Dans toutes ces circonstances défavorables, l'armée des protestants s'effondra complètement, leur infanterie fut presque anéantie, Horn fut fait prisonnier, et Bernhard ne parvint à s'échapper qu'avec difficulté.

Nous sommes tentés de supposer que Bernhard, en s'approchant si près du camp ennemi qu'il pouvait l'atteindre depuis les hauteurs avec ses canons, était conscient que cela provoquerait la bataille et forçait son collègue réticent dans le haut commandement à se battre contre sa volonté, car il savait que la situation à Nördlingen était déjà désespérée et que la ville pouvait tomber à tout moment. Si nous considérons également que les commandants suédois ne savaient certainement pas l'énorme dissonance dans les forces des deux belligérants, il ne semble pas qu'il y ait quelque chose qui rendrait ce concept impossible. En réalité, cependant, cela aurait pu être autrement. Si Bernhard

avait été si avide de provoquer la décision tactique, il aurait d'emblée dû éviter de diviser ses forces et aurait cherché la bataille surtout pendant le temps où Ferdinand était en Bohême. Si les Suédois avaient réussi, grâce à leur audacieuse marche de flanc, à arriver sans combat à la position dominante au sud-ouest de la ville ou à prendre l'Allbuch le premier soir ou tôt le lendemain matin, il n'est pas si certain que cela aurait conduit à la bataille. Au moins, Bernhard, qui savait sans doute que les forces impériales étaient quelque peu plus fortes, mais pas significativement, pouvait supposer qu'ils ne risqueraient pas une attaque contre la position forte occupée par les Suédois, mais se retireraient et abandonneraient Nördlingen. Ce n'est que parce que la marche à travers le défilé a duré trop longtemps et que les Suédois n'ont pas complètement atteint la position prévue par Bernhard et ont donc dû se battre pour cela que la bataille a été déclenchée. Par conséquent, nous devons considérer cette bataille comme appartenant à la catégorie des engagements de rencontre plutôt qu'à celle des batailles rangées.

Les pertes des Suédois ont été estimées entre 10 000 et 12 000 hommes, soit plus de la moitié de l'armée. L'infanterie a été pratiquement détruite. On suppose que l'armée catholique a perdu pas plus de 1 200 à 2 000 hommes, et cela est très possible, puisque l'attaque de la position d'Allbuch a sans aucun doute été plus coûteuse pour les protestants que pour leurs adversaires, mais les plus grandes pertes, notamment en hommes capturés, n'ont pas eu lieu avant le retrait.

Concernant l'activité des différentes armes et leur coopération—en fait, sur la situation tactique véritable en général—il n'y a rien de significatif à tirer des rapports disponibles. Cependant, il est important, et d'un grand intérêt, de le souligner une fois de plus, que le facteur stratégique était que ni l'un ni l'autre des deux camps ne souhaitait ni ne prévoyait la bataille en tant que telle, mais qu'elle a émergé de la lutte pour la possession d'une parcelle de terrain élevé, c'est-à-dire l'exécution d'une manœuvre qui, si elle avait réussi, aurait contraint l'armée catholique soit à abandonner le siège de Nördlingen, soit à attaquer les protestants dans une position très avantageuse.

#### BATAILLE DE WITTSTOCK 4 OCTOBRE 1636

À l'été 1636, après un long siège, l'armée impériale combinée et les Saxons capturèrent Magdebourg, tandis que l'armée suédoise commandée par Baner restait au nord de cette ville, à Werben, et se sentait trop faible pour secourir la ville.

Maintenant, les armées s'approchaient les unes des autres, et des deux côtés, des plans étaient élaborés pour amener des renforts de troupes depuis la Weser ou depuis la Poméranie, mais sans le désir absolu des deux parties de chercher une bataille décisive. Baner envisageait une incursion en Saxe, tandis que les alliés préparaient de le manœuvrer afin de capturer un à un les lieux encore entre les mains des Suédois. Enfin, à Wittstock dans le Priegnitz, la bataille a été déclenchée lorsque Baner, qui avait déjà été manœuvré dans le Mecklembourg, contourna l'ennemi et l'attaqua finalement par le sud.

Si la bataille devait se dérouler de la manière qui est normalement supposée, ce serait l'une des batailles les plus étonnantes de l'histoire du monde.

Baner avait apparemment seulement un peu plus de 16 000 hommes, ou peut-être au maximum 1 000 de plus, tandis que ses ennemis avaient une force de 22 000 à 23 000 hommes et occupaient une position qui était non seulement naturellement forte mais était également renforcée artificiellement. Voyant que le front ennemi était imprenable, Baner divisa son armée et enveloppa les deux flancs simultanément. Si nous supposons également qu'il n'y avait plus de différence significative dans l'entraînement et les tactiques des troupes des deux côtés et que la bataille était menée avec un front complètement inversé, elle devrait même être placée au-dessus de Cannes en ce qui concerne l'audace du plan et la grandeur du triomphe. Car si Hannibal a pu violer la règle selon laquelle le côté le plus faible ne pouvait pas simultanément envelopper les deux flancs parce qu'il était sûr de la supériorité absolue de sa cavalerie et, pour cette raison, avait toutes les justifications pour chercher la bataille décisive, nous ne voyons pas sur quelle raison Baner s'est fondé pour espérer la victoire. Nous ne pouvons pas non plus comprendre pourquoi il aurait estimé



que la bataille était nécessaire à tout prix à ce moment-là, puisque, sans prendre de trop grands risques, il aurait pu continuer à manœuvrer.

L'avantage que Baner avait était que les deux flancs de la position ennemie ne reposaient pas sur de bons points naturels et pouvaient être enveloppés sans trop de détour. De plus, les bois devant la ligne ennemie cachaient les mouvements des Suédois. Et donc, il arriva que Baner, avec son flanc droit sous Torstensson, surprit tout à fait le flanc des Saxons, qui se trouvaient à gauche de la ligne ennemie. Mais les Saxons tinrent bon et formèrent un nouveau front, et bientôt les troupes impériales, sous leur commandant, le maréchal de campo Hatzfeldt, vinrent à leur aide depuis l'autre flanc, tandis que la colonne d'enveloppement des Suédois de ce côté et les réserves qu'ils avaient laissées au centre sous Vitzthum étaient attendues en vain. Si les forces relatives supposées étaient correctes, les forces combinées saxonnes et impériales auraient maintenant nécessairement été deux fois plus fortes que celles de Torstensson, et nous ne voyons pas comment il aurait pu résister à leur attaque pendant trois heures dans ce combat acharné qui oscillait d'avant en arrière.

Le plan et la conduite de la bataille ne peuvent être compris que si l'on suppose que les Suédois étaient au moins égaux aux alliés en force ou peut-être même légèrement plus forts. Au cours des dernières semaines, Baner avait déplacé d'importants renforts pour le rejoindre, y compris enfin la garnison de Brandebourg, plus de 1 000 hommes, à qui les Saxons avaient permis un passage libre après la capitulation, tandis que les alliés n'avaient pas encore fait rejoindre le corps principal les 5 000 hommes qui avaient pris Brandebourg sous le commandement du général Klitzing. Par conséquent, même si l'affirmation du commandant impérial selon laquelle il avait seulement 12 000 hommes contre 22 000 Suédois, pour excuser sa défaite, pouvait être loin de la vérité, il n'est en tout cas pas impossible que les Suédois aient eu une certaine supériorité numérique.

Et il arriva donc que le flanc droit des Suédois, bien qu'il ne put pas être victorieux, parvint néanmoins à tenir bon, même s'il attira progressivement presque toute l'armée ennemie contre lui. Maintenant, alors que l'obscurité tombait, l'autre aile des Suédois apparut à l'arrière des alliés, qui, avec leurs unités déjà très confondues les unes avec les autres, n'osèrent pas continuer le combat mais prirent le chemin du retrait dans la nuit, résultant en la perte de canons et à la désorganisation de leurs unités. Selon une remarque de Montecuccoli (*Oeuvres*, 2:58), Baner gagna la bataille "avec douze escadrons frais qui apparurent finalement au coucher du soleil, lorsque toutes les troupes impériales étaient déjà épuisées."

Même s'il n'a pas vaincu une force numériquement supérieure, la renommée de Baner en tant que commandant de champ n'en est pas diminuée. Il était loin de s'efforcer principalement de provoquer la bataille décisive, mais lorsque la situation a évolué de manière à ce que l'ennemi se soit affaibli en poursuivant de plus petits objectifs et que Baner se soit estimé à la hauteur de l'ennemi, il a profité de l'occasion. Il n'a pas hésité à contourner l'ennemi et à renverser le front, et, réalisant que les obstacles frontaux censés protéger l'ennemi empêchaient également une contre-attaque, il a osé diviser l'armée suédoise. Comme cette manœuvre a réussi, il avait clairement l'avantage. Une attaque de front et de l'arrière simultanément, comme elle s'est finalement développée pour les Suédois, est naturellement la plus forte, même avec des forces égales. La seule possibilité pour le défenseur d'éviter d'être ainsi pris au piège est une contre-attaque au moment approprié, la destruction d'une partie des attaquants avant que l'autre n'intervienne. Les troupes impériales n'avaient pas réussi à faire cela, et elles ont donc dû perdre inévitablement à la fin. Mais leur dernière erreur résidait dans le fait que, au lieu de se contenter de l'objectif plus petit et de conquérir Brandebourg, elles n'ont pas rassemblé toutes leurs forces et n'ont pas insisté pour obtenir la décision tactique. Il est vrai, bien sûr, que des décisions audacieuses ont été rendues très difficiles par le fait que le commandement supérieur était partagé entre l'électeur, Johann Georg de Saxe, et le Feld-maréchal de l'empereur Hatzfeldt. De plus, après la capture de Magdebourg, l'armée avait été contrainte de rester inactive pendant quatre semaines en raison d'un manque de rations, de munitions et d'argent, et les troupes refusaient de se mettre en campagne sans leur paie.

Dans la victoire de Frédéric le Grand à Torgau, nous apprendrons une conduite de bataille similaire.

